

# LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



*Mission*  
DE **F** R A N C E

## ARGENT, FINANCES, SPÉCULATION

*juillet - août 1995*

35 F

**173**

Le système monétaire  
... finances internationales

---

Pauvreté et richesse  
dans l'écriture

---

Eglise et argent

---

173 - 1995

# MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

## Sommaire

### Edito

Le comité de rédaction p. 1

### Le système monétaire et financier international et nous

Gabriel MARC p. 3

### "Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent"

Benoît DESCHAMPS p. 25

### Pauvreté et richesse dans l'Ecriture

Claude WIENER p. 38

### Les finances de la MDF : quelle est notre cohérence ?

Jean TOUSSAINT p. 50

### Eglise et argent

Guy de WAILLY p. 58

SOURCES p. 61

UN LIVRE - UN AUTEUR p. 65

EN LIBRAIRIE p. 69

---

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à l'Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

---

Votre argent nous intéresse". Ce slogan publicitaire, lancé il y a quelques années par une grande banque française, avait choqué. Est-ce notre ascendance paysanne, est-ce notre éducation catholique, un décalage subsiste entre les représentations que nous véhiculons de l'argent et l'usage quotidien que nous en faisons. En février 1995, la Mission de France et ses partenaires ont organisé un week-end de réflexion intitulé "Les finances, la spéculation, l'argent... et nous ?". Ce numéro a pour but d'inviter à continuer l'échange.

En quelques pages, Gabriel Marc réalise ce tour de force de dresser un panorama suggestif du système financier international, puis d'indiquer quelques pistes pour une éthique financière. Il nous montre à la fois comment l'évolution récente aboutit à la création d'une "zone de sauvagerie où la liberté devient folle", à la fois comment "nous y sommes engagés bien plus que nous n'en avons conscience".

Un retour sur l'histoire est peut-être salutaire, car ce n'est pas la première fois, loin de là, que l'homme est déboussolé dans son rapport à l'argent. Au VIII<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ, cette question se posait déjà, comme en témoigne le prophète Amos, durant l'une des rares périodes de prospérité qu'a connue le royaume d'Israël. Benoît Deschamps et Claude Wiener, dans leur lecture de la Bible, nous montrent que si l'argent risque toujours de devenir une idole, il n'en n'est pas moins un vecteur potentiel de solidarité entre les hommes.

Diaboliser ou adorer l'argent : quelle route trouver entre ces deux écueils qui ne datent pas d'hier ?

Diaboliser l'argent, ce serait en effet méconnaître le rôle essentiel que joue cet instrument dans la civilisation humaine. En permettant aux rapports humains de se libérer des contraintes de poids et d'espace inhérentes au système du troc, il a multiplié à l'infini les possibilités d'échanges. Il y a là un coup de génie dont nous continuons à bénéficier.

D'où vient alors que cet instrument génial puisse ainsi se retourner contre ses inventeurs et devenir entre leurs mains une idole propageant la pire injustice ?

Témoin des ravages provoqués par la conquête des Indes, Barthélemy de Las Casas nous met sur la voie, en citant Aristote : "la pire erreur est celle qui concerne le but". L'argent, tout l'argent, repose en effet sur un consensus fondateur. Seule la confiance collective dans ce qui n'est qu'un support abstrait permet d'en faire l'outil privilégié des transactions humaines.

Comment se produit donc la perversion du système ? Beaucoup moins par le développement exponentiel du volume des transactions ou la sophistication croissante de leurs techniques, que, bien plutôt, par l'oubli ou la manipulation de la confiance qui en est la clef de voûte. Les "affaires", les "délits d'initiés", ne sont jamais qu'une des mille et une façons de dénaturer l'argent, en manipulant à son profit exclusif la confiance collective sur lequel il est fondé. Priver l'autre, en général le plus faible ou le plus pauvre, de son droit légitime à la parole dans le tour de table invisible qui sous-tend toute transaction financière, c'est entamer un processus de déstructuration, qui risque, si l'on n'y prend pas garde, de devenir irréversible.

La dimension éthique ne s'ajoute donc pas aux mécanismes financiers comme pour en compliquer l'usage, mais elle en est partie constituante. Cela devrait nous rendre à la fois plus modestes et plus inventifs. Plus modestes, car à nos dénonciations vertueuses doivent correspondre nos pratiques. Plus inventifs, car notre intelligence doit s'appliquer autant à élaborer des procédés qu'à définir et contrôler les modalités de leur mise en oeuvre.

Le comité de rédaction

# Le système monétaire et financier international et nous

Gabriel MARC

*Voici l'exposé fait par Gabriel Marc pour le week-end de la Mission de France du 4 mars 1995 : "Finances, spéculation, argent et nous ?". Gabriel Marc, membre de la Commission Française Justice et Paix, a été un des responsables de l'Action Catholique des milieux Indépendants (A.C.I.) et président du CCFD. Pour faciliter la lecture de ce texte important et dense nous le présentons en trois parties.*

## Introduction et 1<sup>ère</sup> partie : Une mise à jour : les changements depuis 1970

Ce qui m'est demandé aujourd'hui exigerait pour bien faire un bon cours semestriel. Le plus petit ouvrage que j'ai consulté pour ordonner et mettre à jour mes connaissances sur ce sujet faisait deux

cents pages bien tassées ! Comment réduire à une heure ?

C'est d'autant plus une gageure que la compréhension des évolutions du système monétaire et financier depuis deux dé-

cennies fait l'objet de controverse entre les spécialistes. Controverse si peu tranchée que ce qui se passe défie toujours la prévision des uns et des autres. Lors d'un récent colloque international de spécialistes très haut de gamme, le rapporteur final notait : *«Nous nous trouvons face à deux grands types d'analyses. Pour les uns les crises de change récentes sont dues à la rationalité des marchés financiers internationaux qui auraient non pas anticipé mais plutôt provoqué des modifications ultérieures des politiques économiques. Pour les autres, c'est le manque de rationalité de certains agents soumis à des comportements moutonniers qui serait la raison majeure des crises sur le marché des changes.»* Rationalité et irrationalité, comme aurait dit le capitaine Haddock *c'est la même chose sauf que c'est exactement le contraire.* Comment exposer cela ?

C'est d'autant plus difficile qu'en réalité, si la conduite des partenaires du jeu est rationnelle à très court terme dans leur logique à eux, le marché est devenu entièrement imprévisible en ce qu'il s'alimente largement de rumeurs, parfois manipulées, plus que de faits réels.

En taillant à la tronçonneuse je vais essayer cependant en une heure de vous dépayser, sans vous perdre, dans le maquis de la finance internationale. Il y aura trois points :

1. Une mise à jour : les changements depuis un quart de siècle.
2. Le fonctionnement des marchés.
3. Faut-il condamner le système ?

### ***Un mise à jour : Les changements depuis 1970***

Pour la plupart d'entre nous, lorsqu'il est question d'argent, cela évoque les pièces et les billets, les chèques, les placements de sécurité que l'on fait à la Caisse d'Epargne, ou par l'assurance-vie, les dettes que l'on contracte pour l'automobile, l'électro-ménager ou le logement. Cela crée des relations simples avec des organismes apparemment immuables : la Banque, la Poste.

Pourtant, nous sommes engagés dans les circuits de la monnaie et de la finance moderne bien plus que nous n'en avons conscience. Il y a les distributeurs de

billets et les cartes de crédit à règlement instantané dont l'usage se répand comme traînée de poudre et dont certaines sont internationales ; il y a les chèques de voyage émis en monnaie étrangère. Pour un nombre croissant d'entre nous, il y a les placements financiers de nos économies, sous forme de SICAV ou de FCP, dont certaines comportent des valeurs étrangères et dont les rendements dépendent de toutes façons de la conjoncture monétaire et financière internationale. Les compagnies d'assurance, qui gèrent nos assurances-vie et nos compléments de retraites par capitalisation, sont des intervenants majeurs sur les marchés internationaux.

Ces changements imperceptibles de nos usages sont à l'unisson de changements gigantesques des marchés. Ils nous sont encore inconnus et cependant ils ont fait leur entrée dans l'information quotidienne : les bulletins des radios et les journaux signalent les niveaux du CAC 40 (la cote des agents de change pour un certain nombre de valeurs), les cours relatifs des devises, les attaques spéculatives sur les monnaies, et l'on trouve tout cela en continu dans le minitel.

## ***La parité du dollar et de l'or est supprimée***

Je voudrais commencer par évoquer ces changements avant d'essayer de décrire comment le système fonctionne.

Jusque tard dans les années soixante-dix les autorités monétaires dans chaque pays avaient le contrôle de la monnaie et du crédit. C'était relativement facile lorsque le commerce international était encore faible et que les monnaies étaient reliées entre elles par des taux de change fixes par rapport à un dollar, lui-même à parité fixe avec l'or. Ce système, dit de Bretton Woods, tout juste traversé de quelques dévaluations, a duré de 1946 à 1971. Le 15 août de cette année-là, le Président Nixon a rompu unilatéralement les accords de Bretton Woods. La parité du dollar et de l'or a été supprimée et les rapports de change des monnaies sont devenus flottants, déterminés désormais par le marché et donc par la loi de l'offre et de la demande. Dans ces conditions il devenait difficile aux gouvernements et leurs banques centrales d'encadrer la monnaie et le crédit. Les financiers ont desserré peu à peu le corset réglemen-

taire local et la présidence Reagan a entériné le mouvement en déréglementant totalement la monnaie et le crédit. Les autres pays ont été obligés de suivre. C'est ainsi qu'est né un système monétaire et financier qui vit sur ses propres règles, mais ne comporte aucun chef d'orchestre pour les imposer, même si certains acteurs pèsent d'un poids plus considérable que d'autres.

### ***L'ordinateur plus le téléphone***

Le système n'aurait pu toutefois avoir l'ampleur que nous lui connaissons si sa naissance ne s'était accompagnée d'un développement inouï des moyens de communication à coût sans cesse décroissant. **L'ordinateur plus le téléphone permettent les transferts immatériels de milliards de dollars à la vitesse de la lumière dans un sens et dans l'autre, plusieurs fois par jour s'il le faut.** Les informations nécessaires transitent d'une place boursière à l'autre sans discontinuer.

On peut acheter un certificat de dépôt en dollars à Singapour pour le revendre à

Londres ; de même on peut acheter des yens à Tokyo pour les vendre à Bahrein, à Londres, à New-York. Le cycle du marché des changes commence à Tokyo qui fonctionne alors que Londres et New-York dorment. Lorsque la journée s'achève à Tokyo, c'est à Hong-Kong et, peu après, à Singapour de prendre le relais, soit pour dénouer les positions de change ouvertes à Tokyo, soit pour les amplifier. A leur tour, Bahrein et Londres interviennent et en fin d'après-midi à Londres, c'est New-York qui entre en action. De New-York le témoin passe à Chicago et à la Californie, avant de repasser le Pacifique où le cycle recommence.

Pendant que les bourses dorment, les ordinateurs veillent : ils ont des logiciels d'une sophistication croissante qui leur permet d'intervenir tous seuls dans certaines limites. C'est l'omission de ces limites qui explique en partie l'importance du Krach de 1987 : les ordinateurs ont accentué automatiquement la panique.

Les mouvements de fonds quotidiens sont en moyenne de l'ordre de 1.000 milliards de dollars, soit l'équivalent de toute

la production marchande de notre pays en un an. Les besoins de financement des échanges commerciaux ne sont que de 2 à 3 % de cette somme. On voit qu'il existe **une forte déconnexion entre les besoins de l'économie et la "bulle financière" comme on dit.**

### ***Parier sur l'avenir***

On voit aussi que la finance internationale fait partie de **l'économie immatérielle mondialisée** qui constitue désormais notre horizon économique et dont peu d'entre nous encore ont pris conscience. L'argent se dématérialise : on ne transfère pas des chèques entre pays mais des messages électroniques qui se rient de l'espace et du temps. **L'argent devient une variété d'information.** D'autant plus que sa circulation d'une place à l'autre dépend des informations que les opérateurs possèdent sur la santé économique et donc **des indicateurs fondamentaux** des pays concernés. Une information connue quelques secondes avant les autres peut rapporter des sommes colossales à celui qui la détient et en fait usage un peu avant

tout le monde.

Cette faculté de circuler sans cesse d'une place à l'autre entraîne une volatilité extrême des éléments sur lesquels le système fonctionne et une multiplication des risques : cotation des titres, taux de change et taux d'intérêt connaissent des variations de grande ampleur d'un jour sur l'autre, comme on n'en avait jamais vu dans le passé. **La gestion passe donc de l'expérience tirée du passé, comme c'était le cas dans la banque de papa, à une anticipation de ce qui va se passer dans l'avenir.** Comme l'avenir n'est pas écrit d'avance, l'anticipation résulte des données que l'on possède sur les fondamentaux mais aussi sur des éléments irrationnels qui entraînent optimisme ou méfiance : les propos d'un personnage politique ou d'une autorité monétaire, ou, comme en ce moment en France l'incertitude politique.

Au moment d'écrire ceci, je reçois le *Monde* avec comme titre «*La baisse de Monsieur Balladur dans les sondages affecte le Franc*». L'explication qui en est donnée est double : on ne sait pas si le

candidat Chirac qui bénéficie de cette baisse est toujours d'accord avec son intention de renégocier le traité de Maastricht par référendum ; par ailleurs le programme de ce candidat – plus de dépense et moins d'impôt – suppose un financement par l'inflation, ce que redoutent avant toute chose les investisseurs internationaux, désireux d'un taux d'intérêt net le plus élevé possible.

De cette manière il arrive qu'une anticipation pessimiste crée la situation qu'elle redoute ! Le Franc baisse parce qu'on redoute qu'une autre politique que celle de l'actuel Premier Ministre soit exercée. Mais l'anticipation comporte aussi un risque élevé d'erreur car elle n'est pas forcément la même pour tous les opérateurs.

### ***Inventer de nouveaux produits***

Pour se prémunir contre ces risques, les spéculateurs, qu'on appelle de façon moins péjorative les **arbitragistes**, ont inventé toutes sortes de produits financiers

de plus en plus sophistiqués, aux noms ou aux sigles parfois étranges, d'un manière difficile. Il y en a deux familles. La première a pour esprit l'échange mutuellement avantageux d'actifs financiers, c'est ce que l'on appelle les **swaps**.

Par définition un **swap** permet à deux parties d'échanger les conditions d'emprunt dans une devise par d'autres conditions dans une autre devise. Le principe est simple : si une société a une trésorerie excédentaire en marks pour une période donnée, mais déficitaire en francs, elle peut placer ses marks sur le marché et parallèlement, emprunter des francs sur la période. Elle peut aussi trouver une autre entreprise ayant une position de trésorerie exactement inverse. Ces deux entreprises vont conclure un **swap de change**. Cet échange n'est possible que si chacune des parties y trouve son compte sur le plan financier, autrement dit une rentabilité identique à ce qu'ils auraient obtenu en faisant des opérations séparées.

La seconde c'est ce que l'on appelle les **produits dérivés**. Ils consistent à diffuser le risque en le traitant comme

une marchandise qu'on peut acheter ou vendre, comme les matières premières à Chicago. C'est d'ailleurs la Bourse de Chicago qui les traite. Il y a essentiellement **les contrats à terme et les options.**

**Un contrat à terme** est un engagement à livrer un titre spécifié ou à en prendre possession à une date précise pour un prix convenu à la date de l'acceptation du contrat. Une **option** n'est pas un engagement ferme mais elle donne à son détenteur la possibilité (mais non l'obligation) d'acheter ou de vendre un titre donné au prix convenu à n'importe quel moment jusqu'à la date d'expiration de l'option. Ce ne sont que des promesses contractuelles sans guère d'engagement d'argent (un dépôt de garantie de 10 % est demandé pour un

contrat à terme et de 2 % pour une option). On se borne à payer les pertes ou à engranger les bénéfices lors du terme. A partir de là dérivent des produits beaucoup plus sophistiqués que parfois même les directeurs de banque ne comprennent plus. On explique ainsi la faillite récente de la Barings Bank.

L'expansion des produits dérivés, dont l'en-cours est passé de 5.000 milliards de dollars en 1989 à 14.000 milliards en 1984, inquiète les milieux financiers. La défaillance de la vénérable banque Barings, due au risque excessif d'un cambiste de son agence de Singapour, vient rappeler la fragilité de ce marché de promesses. On s'interroge sur la signification de cet argent "virtuel" puisqu'il n'existe qu'à l'état de promesse.

# Le système monétaire...

Gabriel MARC

## 2<sup>ème</sup> partie : Le fonctionnement des marchés monétaire et financier

**Le fonctionnement met en oeuvre trois acteurs : le crédit, la monnaie et l'économie.**

Dans une économie nationale moderne de niveau élevé, il y a des agents qui disposent d'épargnes, de capacités de financement comme on dit en langage technique. Ce sont essentiellement les ménages, des institutions financières et certaines entreprises. D'autres agents ont au contraire des besoins de financements, notamment pour l'investissement productif

ou les dépenses à fonds perdus. Ce sont surtout les entreprises et l'Etat. Entre les offres d'argent et les demandes d'argent, grâce à ces intermédiaires que sont les banques, un marché peut s'organiser. C'est **le marché financier**. Quand les offres sont insuffisantes pour éponger les besoins, on a alors recours à l'étranger, soit en ouvrant le marché financier à des étrangers, soit en émettant des emprunts à l'étranger. La Bourse de Paris est un lieu de placement de la finance internationale. Bien entendu,

pour attirer des capitaux étrangers, il faut de sérieuses garanties : monnaie stable, inflation faible, fiscalité modérée, absence de contrôle des changes, taux d'intérêt attractif. **Il faut que ce soit sûr et que ça paie !**

## ***Actions et obligations***

**Le marché financier par excellence c'est la Bourse de valeurs.** A l'origine – la Bourse moderne est née à Amsterdam au XVII<sup>ème</sup> siècle – on échangeait seulement des actifs financiers – des lettres de change et des effets commerciaux – que l'on réglait au comptant. Le développement des Bourses s'est accéléré quand on a inventé **un marché à terme** dont le principe est celui-ci : je promets d'acheter dans six mois un titre libellé en dollar et portant intérêt ; je conclus accord avec mon vendeur sur la cote du titre, le taux d'intérêt et la valeur du dollar au jour de l'échéance. A l'échéance j'achète aux conditions prévues. Concrètement, si elles sont meilleures que le marché j'empoche le bénéfice ; je décaisse la perte en cas contraire.

Actuellement des millions de titres sont échangés chaque jour pour des mil-

liards de devises sur chacune des principales places boursières. Pour la plupart, ces titres sont des **actions** d'entreprises et des **obligations**, qui sont des titres d'emprunt émis par des entreprises, des organismes financiers ou le Trésor Public pour une durée déterminée.

Les acteurs de la Bourse sont les agents de change, qui sont des officiers ministériels, des sortes de notaires. Mais seuls les intermédiaires importants y ont un compte. Si vous et moi voulons acheter ou vendre en Bourse, il nous faut passer par notre banque qui, elle, a un compte chez un agent de change. Certaines valeurs font l'objet d'un **règlement mensuel** : par convention toutes les opérations les concernant sont réglées le même jour, dit de **liquidation**, fixé six jours avant la fin du mois.

En plus du marché principal, il existe un second marché où sont cotées les actions de sociétés plus petites.

Les obligations forment la plus grosse part de l'activité de la Bourse et cela a quelque chose d'étonnant a priori. Puisqu'elles ont une valeur nominale, un délai de remboursement et un taux d'intérêt convenu, comment peut-on les coter plus ou

moins cher ? Un exemple peut faire comprendre cela.

En 1992 telle société a lancé un emprunt obligatoire à 11 %. Pour 5.000 F souscrits le revenu annuel est donc de 550 F. Mais voilà qu'en 1994 le taux d'intérêt des nouvelles obligations émises tombe à 8 %. Les souscripteurs font leurs comptes : pour 5.000 F ils n'auront que 400 F de revenu, alors que racheter d'occasion en Bourse des obligations à 11 % en rapportera 550. Du coup la demande de ces dernières augmente et le cours de l'occasion progresse. La hausse va cesser d'elle-même lorsque le cours en Bourse des obligations à 11 % sera tel qu'elles ne rapportent plus, elles aussi, que 8 %. On voit ainsi que **toute baisse des taux d'intérêt fait grimper les cours des obligations et que toute hausse les fait descendre.**

### ***Le poids des fonds de pension***

La Bourse apparaît ainsi comme un gigantesque marché de l'occasion ; on n'y échange que des titres qui existent déjà alors que les obligations nouvelles sont vendues au départ par le réseau ban-

caire ou postal. A des nuances près l'ensemble des Bourses de valeurs fonctionne de cette manière. Les plus gros intervenants sur ces marchés sont des compagnies d'assurance, des banques agissant pour leur compte ou pour celui de petits porteurs, via les SICAV et les FCP, des grandes firmes multinationales pour leurs trésoreries, **le principal acteur étant les fonds de pension.** Dans les pays anglosaxons, aux Etats-Unis notamment, le système des retraites n'est pas comme le nôtre où les générations actives financent en continu les retraites des plus anciens. Ce sont des fonds de capitalisation auxquels chacun souscrit pendant toute la durée de sa vie active. Ces fonds disposent de ressources gigantesques qu'ils cherchent à valoriser toujours davantage de façon à s'assurer d'avoir de quoi payer les retraites pendant vingt ou trente ans. Leur intervention sur les marchés est redoutable.

Tout cet argent est entre les mains de gestionnaires énormes. Fidelity, le premier gestionnaire du monde, aux Etats-Unis, inonde les marchés de plus de 330 milliards de dollars (1.800 milliards de francs, plus que le budget de l'Etat français). D'autres comme Bankers Trust, PNC

Bank, Merrill Lynch, Wells Fargo, State Street, Vanguard et l'assureur Metropolitan Life gèrent chacun entre 130 et plus de 200 milliards.

Ils le font, conseillés par des analystes de banque chez Salomon Brothers, le Crédit suisse, First Boston, Lehman Brothers, Goldman Sachs, Morgan Stanley et Merrill Lynch à nouveau. Ces géants de la finance internationale sont devenus des juges de paix de la pertinence des politiques économiques des Etats. Leurs avis, leurs commentaires sont étudiés à la loupe dans les banques centrales et dans les ministères des finances. (Eric Leser, Le Monde).

### *L'arrivée de nouveaux pays*

En dehors des grandes Bourses américaines, européennes et japonaises on voit apparaître des **marchés boursiers émergents**, selon la terminologie consacrée, c'est-à-dire dans de nouveaux pays, soit des tiers mondes soit de l'ex-bloc soviétique.

Entre juillet 1992 et juin 1993 les trois marchés boursiers les plus performants ont été ceux de Turquie, du Brésil,

de l'Indonésie ! Leur internationalisation suit le développement économique des pays concernés. On distingue quatre étapes. Dans la première ce sont des Bourses internes qui paraissent aux épargnants plus intéressantes que les dépôts dans les banques ou les bons du Trésor (Belarus, Kazakhstan, Ukraine, voire Vietnam, Ghana, Guyana...). Dans la deuxième, avec des réglementations assouplies, les investisseurs internationaux font leur entrée (Brésil, Chine, Colombie, Inde, Pakistan, Pérou, Philippines, Pologne). Dans la troisième les transactions internationales augmentent, ce qui entraîne la création des mécanismes de couverture des risques (Argentine, Hongrie, Indonésie, Malaisie, Thaïlande, Turquie et Venezuela). Une quatrième phase est celle de la maturité où les fonctionnements se comparent à ceux des grandes Bourses classiques (Corée, Grèce, Hong-Kong, Mexique, Portugal, Singapour, Taiwan).

Tout ceci a une apparence bien organisée et bien huilée quand on se borne, comme je le fais, à la description. Pourtant il s'agit d'un jeu sauvage, qui connaît des emballements et des dysfonctionnements dont certains sont très graves. Ce fut le cas

par exemple en 1987 où un krach s'est produit. Comment cela peut-il se faire ?

### **Les taux d'intérêt**

C'est ici qu'entrent en scène les **taux d'intérêt**. Dans une économie capitaliste le taux d'intérêt remplit une double fonction. D'une part il sert à la Banque centrale à réguler la circulation monétaire, en fixant le coût des ressources que les banques lui empruntent ; d'autre part, il permet d'ajuster à l'épargne disponible les besoins de financement pour l'investissement à long terme. Pendant longtemps – deux siècles affirme René Lenoir – les autorités monétaires ont fixé des taux bas, ce qui a favorisé l'activité économique, mais le crédit peu coûteux entraînait parfois une surchauffe de l'économie se traduisant par l'inflation, et donc des taux d'intérêt réel très négatifs.

A partir des années 1980 les taux ont été fixés en hausse, le coût du crédit à long terme a enchéri, l'investissement a stagné, et la croissance avec lui. Pour ne pas sacrifier la croissance, le gouvernement américain a fortement creusé le déficit

budgétaire, en relançant des programmes d'investissement considérables et en réduisant les impôts sur les sociétés. Par ailleurs, les taux d'intérêt élevés ont attiré l'épargne mondiale, le dollar est devenu très demandé, et les bons d'emprunts du Trésor américain en dollars se sont arrachés, ce qui a permis le financement du déficit. Le dollar est passé de 4,25 F en 1980 à 10,61 en 1985. La conséquence immédiate fut **la détérioration de la balance commerciale** américaine, le solde des exportations et des importations. Car les produits américains vendus en dollars ne sont plus compétitifs à ce prix alors que les importations suscitées par la croissance retrouvée s'envolent, parce qu'elles sont relativement peu coûteuses.

Vivre à crédit sur l'épargne des autres pays n'est pas cependant l'indice d'une croissance saine. Quand celle-ci s'est essoufflée, les autorités monétaires américaines ont baissé le taux d'intérêt et le dollar a perdu de sa valeur. Cela aurait dû relancer la production, réduire le déficit extérieur et permettre le financement du déficit des finances publiques par l'épargne intérieure. C'était le calcul de l'Administration Reagan. Mais cela ne se

produisit pas comme attendu : les déséquilibres se sont accentués, la croissance n'a pas redémarré, il a fallu à nouveau augmenter les taux d'intérêt. Comme les autres pays ne voulaient plus voir leurs épargnes filer aux Etats-Unis, les taux d'intérêt ont augmenté un peu partout début octobre 1987.

La conséquence fut la baisse des cours des obligations dans toutes les places financières. On a en effet noté tout à l'heure, sur un exemple, que les obligations à taux fixe perdent de leur valeur quand le taux d'intérêt du marché augmente. L'écart avec le rendement des actions s'est creusé. Les arbitragistes ont un peu attendu les résultats du commerce extérieur américain pour voir si la médication allait faire de l'effet. Les chiffres de septembre, parus mi-octobre, se sont avérés catastrophiques. Alors ce fut la panique, tout le monde vendant en même temps les mêmes titres.

### ***L'exemple du Mexique***

Si j'ai détaillé quelque peu, en le simplifiant d'ailleurs, le scénario du

**krach de 1987 c'est pour montrer les interactions constantes entre le marché monétaire, le marché financier et la croissance économique.** En l'occurrence, les désordres viennent de l'importance de l'économie américaine dans l'économie mondiale. Ils attirent donc l'attention sur la monnaie américaine mais aussi sur le système monétaire mondial.

La crise qui affecte en ce moment le Mexique mais qui a des répercussions sur toutes les monnaies y compris le Franc, s'explique autrement. Eric Leser dans *Le Monde* l'explique ainsi : «*Pour avoir voulu se développer rapidement, le Mexique a cherché, avec succès, à attirer toujours plus de capitaux étrangers. Son secret a consisté pendant longtemps, à rémunérer très généreusement l'épargne étrangère. Le Mexique est devenu l'eldorado des gérants de portefeuilles américains. Des performances flatteuses et pas de risques. Une situation forcément intenable. Le Mexique s'est trouvé condamné peu à peu à préserver à tout prix la valeur de sa monnaie afin d'empêcher une fuite des capitaux. La pression devenait d'autant plus forte sur le peso que l'endettement, financé sans coup férir par des in-*

*vestisseurs étrangers, a mis à mal les finances publiques du pays. Le gouvernement de Mexico a dû s'engager à diminuer les déficits quitte à provoquer des tensions sociales. Cela n'a pas suffi à enrayer la méfiance grandissante des investisseurs. Mexico a fini par laisser filer le peso et les capitaux, après avoir épuisé en vain ses réserves de change.»* La dévaluation de 30 % puis la suite de la plongée font que les avoirs des Américains ont perdu presque moitié de leur valeur. Comme il n'est pas possible de les laisser réaliser de telles pertes, car il faut sauver la Bourse américaine, la communauté internationale et les épargnants américains vont être appelés à l'aide. Mais beaucoup font remarquer que c'est une entorse au fonctionnement du marché monétaire et financier car c'est introduire une absence de sanction pour risques.

### ***Le système monétaire international***

Le système monétaire international assume deux fonctions. D'une part il fixe les règles qui permettent de passer

d'une monnaie à l'autre et donc le taux de change. D'autre part, il assure l'approvisionnement en moyens de paiements (les liquidités) soit pour le commerce soit pour les placements internationaux.

Jusqu'à l'introduction du système des changes flottants, le taux de change d'une monnaie tendait à refléter les échanges commerciaux du pays concerné. Maintenant il n'en va plus forcément ainsi. Dans le système multi-devises qui est désormais le nôtre, les capitaux flottants sont placés dans la monnaie dont l'espérance de gains est la plus élevée. Enregistre-t-on un déficit commercial ici, qui risque de provoquer une légère baisse de taux de change de cette monnaie ? Les ordres de vente affluent, et le taux de change baisse effectivement, mais de plusieurs points et non plus légèrement. Une rumeur de hausse de taux d'intérêts là ? Les ordres d'achat affluent. Du coup les taux de change ne reflètent plus guère les données fondamentales de l'économie – croissance, compétitivité, inflation, chômage – mais essentiellement les anticipations des intervenants, fondées sur une information ou une rumeur. L'interdépendance entre le marché financier et le marché monétaire

provoque toutes sortes de mouvements, qu'il est souvent difficile de comprendre. Ils sont si complexes que les marchés eux-mêmes s'y perdent...

Denis Clerc décrit les choses ainsi : *«Si un cambiste voit sur son écran un chiffre susceptible de faire baisser les cours il anticipe immédiatement cette réaction. Vendre avant tous les autres, cela permet de toucher la différence entre le cours avant et le cours après l'information. Du même coup, en faisant baisser légèrement le cours, il justifie l'analyse, et oblige les autres opérateurs à en faire autant pour ne pas perdre. Le cours des monnaies dépend ainsi de réactions très rapides de quelques milliers de cambistes (en réalité de deux cents) et non de l'état des économies.»*

Je m'en tiens là de cette évocation du système et de son fonctionnement. J'espère avoir été aussi clair que possible dans un domaine où parfois même les meilleurs experts ne comprennent plus rien. C'est un univers fébrile ; on y parle de monnaie chaude, hot money, qu'on ne peut tenir

plus d'un instant dans la main, en constante trépidation, qui fonctionne avec des délais de plus en plus courts : **seul le court terme intéresse les cambistes**. Mais ce qui les intéresse par-dessus tout, surtout en ce moment, c'est de gagner le plus vite possible le maximum d'argent possible, c'est-à-dire de disposer de taux d'intérêt nets de 5 à 6 %, ce qui est exorbitant. Cette frénésie s'exerce au détriment de l'activité productive. Les années des trente glorieuses ont été celles des taux d'intérêt nets rendus négatifs par l'inflation. Cela a permis l'investissement productif car l'amortissement des sommes empruntées se faisait vite. C'est ainsi que ma génération a pu accéder sans trop de difficulté à la propriété du logement. Actuellement, le coût réel du crédit dissuade les investisseurs productifs et rend très difficile l'accession au logement.

Alors, quelle appréciation peut-on porter sur le système tel qu'il fonctionne désormais, sur son devenir ? Quels repères éthiques pourraient être mis en oeuvre pour l'assagir ?

# Le système monétaire...

Gabriel MARC

## 3<sup>ème</sup> partie : Faut-il condamner le système ?

Le jugement que l'on peut porter sur le fonctionnement du système est de faible intérêt opérationnel, même si cela soulage la conscience d'en dénoncer les tares. On peut avoir des a priori légitimes d'origine idéologique, morale, ou religieuse, contre **la civilisation de l'argent**. Mais cela importe peu puisque le système est là et bien là, comme une réalité difficile à contourner. Il faut regarder les choses en face et les prendre par le travers comme le disait je crois Pierre Dac.

### *Le système est là*

Or s'agissant du système monétaire et financier, nous sommes individuellement enserrés dedans, sans même en avoir conscience. Je l'ai rappelé en commençant cet exposé. On parle beaucoup de l'exclusion chez nous et l'on a bien raison : des pans entiers de la société sont en train de décrocher de l'économie nationale. Mais le projecteur braqué de leur côté permet d'éviter de montrer qu'en un peu plus de

vingt ans, le patrimoine des ménages a quasiment doublé, passant de 10.000 à 20.000 milliards de francs, nets de dettes. En 1970, un tiers du patrimoine était fait des logements et un tiers des placements. En 1982, c'est 43 % de logements et 45 % de placements financiers. C'est une belle illustration de la France duale, mais qui dira que la majorité des français n'est pas concernée par le système monétaire et financier ? Ce n'est d'ailleurs pas le fruit de la cupidité. Le droit au logement est inscrit dans la déclaration universelle des droits de l'homme, et par ailleurs, la constitution d'avoirs financiers diversifiés, est une réaction modeste à l'incertitude de l'avenir.

Je l'ai dit aussi, ce système s'inscrit dans une transformation radicale, encore indéterminée, largement illisible, de la société internationale : globalisation (on dit aussi mondialisation), volatilité, éphémère, immatérialité, dualisme, flexibilité, sont des caractéristiques qui touchent un peu tous les secteurs de la vie collective et pas seulement la finance et la monnaie. La production, l'information et sa circulation, la science et la technique, la démographie, la politique, la stratégie militaire en sont mar-

quées. C'est notre époque, notre part d'histoire, impressionnante, puissante, imposante. Il faut s'en accommoder et la gérer humainement.

### *Les effets pervers*

S'il ne sert à rien de se battre frontalement contre des moulins, ce n'est pas une raison pour se cacher les effets pervers d'un système en définitive sauvage, immaîtrisé. Et **des effets pervers**, il y en a à la pelle, d'une gravité d'ailleurs variable. En voici six :

1) On l'a vu, le temps de la spéculation est un temps court. L'argent tourne vite et, si l'on mesure bien les risques, il peut rapporter gros. Il s'oppose au temps long de la production des biens. Il en résulte que les industriels réalisent parfois des profits autant grâce à leurs analystes financiers, qui placent la trésorerie sur le marché monétaire et financier, que par le travail des employés à la production.

2) Pour cette même raison, il y a compétition entre l'investissement pour la

production et la spéculation financière. L'argent rapporte peu dans le premier cas par rapport au second, d'où la fuite des capitaux de la part des élites des tiers mondes, qui préfèrent le risque des placements à celui, bien plus aléatoire, de la production locale ; d'où aussi la compression des coûts par la délocalisation des industries de main-d'oeuvre vers les tiers mondes à bas salaires, ou encore le recours à la productivité. Cela rend inutile une part croissante de la main-d'oeuvre dans les pays riches, qui devient "inemployable" dans les nouvelles conditions de la production moderne. C'est la principale origine de l'exclusion de masse et du problème social qu'elle pose à des pays comme le nôtre.

3) Dans l'économie et la finance internationale, on voit émerger de nouveaux compétiteurs : les quatre dragons asiatiques, mais aussi Chine et ses voisins, Inde Brésil, Mexique, qui esquissent du reste des zones de libre échange entre eux, avec leurs voisins et avec les nations riches. Mais là encore, il y a des exclus, des absents, essentiellement l'Afrique, le Proche Orient et les républiques caucasiennes issues de l'explosion de l'URSS.

4) Dans les démocraties, surtout celles des pays riches, les citoyens ont pris l'habitude de demander tout à l'Etat. On le voit clairement dans cette phase électorale de notre pays où les groupes de pression s'agitent dans l'ombre pour obtenir des promesses des candidats ou bien, sur la place publique, par la grève et la manifestation. Ce ne sont pas les exclus et les modestes qui font ces pressions, ils sont inorganisés. Comme il n'est pas question d'augmenter les impôts pour financer les promesses faites par les candidats, il ne peut en résulter qu'une croissance des déficits publics. Elle devient préoccupante, et pas seulement en France, car on ne peut indéfiniment vivre à crédit sur le dos des autres. Surtout qu'il n'y a plus d'autres. Ceux qui avaient financé les déficits américains de l'époque Reagan sont maintenant à sec. L'Allemagne doit financer la réunification. Ne reste que le Japon, mais on s'interroge sur le coût de la reconstruction de Kobé. Il en résulte que l'argent international se fait rare au regard des besoins et donc qu'il est probable qu'il va rester cher, pour le plus grand bien des donneurs d'ordres. Mais comment va-t-on financer la croissance ?

5) On le mesure maintenant, grâce aux "affaires" et aux procès qu'elles entraînent, la période de l'argent facile a entraîné toutes sortes de dérapages (les salaires des stars du petit écran par exemple, ou bien la confusion de l'argent de l'entreprise et de l'argent personnel) ainsi que la corruption. Mais il y a aussi la disparition et la dévaluation du gratuit qui souvent constitue l'essentiel de la convivialité et de la solidarité.

6) Enfin, le système financier international a ses faussaires. Bien sûr tout le monde pense à l'argent de la drogue qui en ressort blanchi et fait des petits. Mais il y a eu plus. Jean Saint Geours qui préside la Commission des Opérations de Bourse (COB), écrit : *«Aux Etats-Unis une abondante littérature a raconté les crimes des principales vedettes du marché (les golden boys), la diffusion de fausses informations, le chantage, les manipulations de cours, l'utilisation d'informations privilégiées, l'émission de titres "pourris" (junk bonds), la faillite gigantesque des institutions d'épargne, les pertes subies par des millions d'épargnants, le gonflement artificiel des valeurs, au moment où régnait*

*l'amoralité de la réussite sans mérite... Il devenait évident qu'un système mené ainsi par la cupidité, le mensonge et la force, et ayant largué tout principe éthique, promouvait et propulsait les fausses valeurs humaines, financières et sociales. La raison de gouvernement, les obligations d'une meilleure régulation et une réaction d'ordre éthique ont convergé dans tous les grands pays pour rechercher et appliquer de nouveaux principes de comportement en matière financière.»*

Par cette citation nous sommes introduits dans la dernière question. Que pouvons-nous faire ?

Il est bien évident que ce n'est pas à nous, à notre niveau de citoyens isolés, de réformer le système monétaire et financier international. C'est d'abord une affaire d'Etat. Cependant nous voyons bien que le conflit entre la politique du Franc fort pour s'arrimer au mark en vue de la construction européenne qui sera bénéfique à moyen terme, et les nécessités d'une relance sociale nécessaire à court terme, est au coeur de la campagne des présidentielles. C'est un thème très

complexe, mais nous avons peut-être à prendre un parti mieux informé et à assumer le choix fait.

### ***On regarde plus les règles que le but***

Comme le fait remarquer Saint Geours, il existe des instruments de moralisation et de régulation du système financier : la Banque des règlements internationaux à Bâle, le Fond Monétaire International, les banques centrales, les Commissions d'Opérations de Bourse, animées par une certaine éthique. On peut au moins faire confiance à leur expertise.

Mais, dans ces lieux, on s'assure davantage de la régularité des opérations qu'on ne s'intéresse à leur finalité. Il y a dix ans, alors que je finissais de présider les commissions Justice et Paix d'Europe, nous avons réuni à Zurich des banquiers de haut vol sur le thème de la responsabilité des banques commerciales dans la dette des tiers mondes. Parmi eux, Philippe de Weck, président de la puissante Union des Banques Suisses (UBS), qui devait peu

après être l'un des trois experts appelés par le Pape pour remettre sur pied les finances du Vatican après le krach du banco ambrosiano. A nos questions sur l'éthique du banquier, il répondait, et ses collègues comme lui, qu'elle consiste à donner satisfaction aux clients, et à faire des opérations selon la bonne règle, sans se préoccuper de la finalité de ces opérations ou de la provenance des fonds. La fuite des capitaux, ou les opérations de la drogue, ne concernent pas le banquier !

### ***L'appel à une réflexion morale***

Quant à la théologie morale, elle a été jusqu'ici terriblement muette sur ces sujets. Il y a quinze ans, lorsque la Commission Justice et Paix a cherché des experts pour réfléchir, dans le cadre de la campagne "votre banque et l'apartheid", à une éthique des placements financiers, Mgr Menager s'est adressé à toutes les "cathos" de France sans succès. Finalement, c'est moi qui ai dû réfléchir tout seul et sans compétence théologique particulière. Le Magistère est, lui aussi, muet. A ma

connaissance, seule la Commission Pontificale Justice et Paix a produit un document intéressant, sur un sujet précis, le 27 décembre 1986, sur "une approche éthique de l'endettement international", et plus récemment une étude de deux français "le développement moderne des activités financières au regard des exigences éthiques du christianisme". La lecture de cette dernière montre bien que les bases classiques de la doctrine sociale ne sont plus à la hauteur des défis du monde moderne. Un travail de fond est certainement à envisager. Affirmer que l'homme passe avant le capital est évidemment incontestable, mais quand on a dit cela on n'est pas très avancé. Que faut-il faire ?

### ***Placements éthiques*** ***Placements partagés***

Alors si, on ne peut s'exclure du système, si on ne peut pas le dominer pour l'instant, si l'on ne peut pas le moraliser, il ne reste plus qu'à le pirater, c'est-à-dire l'utiliser pour le dévier de ses propres finalités. C'est ce qui a guidé la mise en place de placements éthiques et plus encore de

placements partagés. Le principe de ces derniers est simple : on fait une SICAV avec des valeurs dont on s'assure de la correction éthique, et le rendement net du patrimoine investi par des épargnants est partagé ou même entièrement transformé en don. L'organisme bénéficiaire du partage s'en sert pour assumer des risques sociaux et entrepreneuriaux que le système ne prend pas parce qu'ils sont trop élevés : créations d'entreprises dans les tiers mondes ou création de leur emploi par des chômeurs ici, logement des SDF, etc.. Pour que l'on puisse parler de contre-économie de l'argent, il faudrait davantage de souscripteurs à ces fonds, qui sont une dizaine maintenant. A cet égard la communauté chrétienne est en deçà de ce qu'elle proclame à tout bout de champ. C'est pourtant, symboliquement, une protestation contre l'argent facile à tout prix.

On ne peut pas conclure un exposé sur un thème aussi dépaysant que celui-ci. Nous sommes en présence d'un de ces changements brutaux que l'histoire a déjà connus, mais peut-être jamais à cette dimension. Il faudrait voir comment les passions, les imaginations, les espoirs, les

rêves des humains se conjuguent pour engendrer soudain d'énormes et passionnants défis, qu'on ne sait comment lever. Tout se passe à certains moments comme si la liberté devenait folle et qu'ensuite il faille des décennies, voire des siècles, pour digérer à grands frais humains les conséquences d'un moment de folie. Le système monétaire et financier déchaîné, n'est pas le seul de ces défis ; la démographie mondiale est peut-être encore plus préoccupante, ainsi que le déferlement des conflits culturels causés par la multiplication de l'information sous forme d'images, ou encore la sauvegarde de la création et la souveraineté supranationale pour mettre de l'ordre dans tout cela.

Dans une vue spirituelle des choses, il est frappant de penser que c'est dans ces zones de sauvagerie, où la liberté devient folle, que l'Esprit nous appelle à de nouvelles collaborations. Il n'est pas normal que notre Eglise en son sommet se contente de tout rejeter en bloc comme dépourvu d'esprit chrétien discernable selon les critères traditionnels. Et si l'Esprit nous parlait autrement qu'à travers la théologie classique ? Nous devons faire la théologie des réalités de notre temps alors que l'Ancien et le Nouveau Testaments ne comportent pas toujours de situations similaires. Comment évangéliserions-nous un monde dont nous nous tiendrions à distance et que nous n'aimerions pas comme il est ?

# **"Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent"** (Luc 16,13)

**Benoît DESCHAMPS**

*Benoît Deschamps, prêtre, responsable du Service-Jeunes de la Mission de France, est intervenu au cours du week-end "Finances, spéculation, argent et nous ?". Il nous fait découvrir, à propos de l'argent, la jeunesse du message de l'Évangile et comment ce message est une parole déterminante aujourd'hui, pour chacun et pour chacune.*

## **La richesse est un bien dangereux**

Les auteurs de l'Ancien Testament s'accordent en général à penser que la richesse matérielle est un bien, en termes bibliques, une "bénédiction" : qu'ils se nomment Abraham, David, Salomon, Ezéchias, ou même Job, Dieu enrichit ceux

qu'il aime. Mais cette affirmation répétée de la richesse des élus de Dieu doit aussitôt être nuancée.

En effet, si l'argent est un bien, il n'est pas le meilleur des biens. Plus que tout, il faut lui préférer la sagesse, qui doit être considérée comme le vrai trésor et la source du vrai bien :

«Dieu dit à Salomon : *"Puisque tu as demandé cela et que tu n'as pas demandé pour toi une longue vie, que tu n'as pas demandé pour toi la richesse, que tu n'as pas demandé la mort de tes ennemis, mais que tu as demandé le discernement pour gouverner avec droiture, voici, j'agis selon tes paroles : je te donne un coeur sage et perspicace, de telle sorte qu'il n'y a eu personne comme toi avant toi, et qu'après toi, il n'y aura personne comme toi."*» (1 R 3,11-12)

*«La sagesse ne s'échange pas contre de l'or massif, elle ne s'achète pas au poids de l'argent.»* (Jb 28,15)

Si Dieu enrichit ses amis, pour autant toute richesse ne saurait être considérée comme une bénédiction : combien de fortunes sont fondées sur l'injustice ! Est considérée, en effet, comme mal acquise toute richesse qui est le résultat de l'appropriation des moyens de production, en l'occurrence la terre promise, au détriment du peuple :

*«Ne t'appuie pas sur des richesses injustement acquises, elles ne te serviront à rien au jour de la détresse.»* (Si 5,8)

*«Malheur ! Ceux-ci joignent maison à maison, champ à champ, jusqu'à prendre toute la place et à demeurer seuls au milieu du pays.»* (Es 5,8)

Cet oracle d'Isaïe ne fait qu'inaugurer une longue série de violentes dénonciations de la richesse par tous les grands prophètes : Osée (2), Amos (5), Ezéchiel (16), Jérémie (7), etc., tous répètent à l'envie que la jouissance des richesses matérielle risque à tout moment de nous faire oublier nos frères dans le besoin. Le culte divin, le service de Dieu est inséparable du service des frères, de la solidarité avec "la veuve, l'orphelin et l'immigré".

Ainsi, toute la littérature prophétique et sapientielle nous invite à la plus grande prudence quant à l'usage que nous faisons de notre argent, en tant qu'il représente un danger permanent de rupture de relation avec Dieu et avec nos frères :

*«Je t'ai demandé deux choses, ne me les refuse pas avant que je meure : Eloigne de moi fausseté et mensonge, ne me donne ni indigence ni richesse : dis-pense-moi seulement ma part de*

*nourriture, car, trop bien nourri, je pourrais te renier en disant : "Qui est le Seigneur ?" ou, dans la misère, je pourrais voler, profanant ainsi le nom de mon Dieu.» (Pr 30,7-9)*

Ces premières remarques, très sommaires, sur le regard que porte l'Ancien Testament sur l'usage de l'argent nous indiquent déjà que, ce qui est en cause, ce n'est pas l'argent comme tel, ni bon ni mauvais en soi, mais le rapport que nous entretenons avec lui, et à travers lui le rapport qui s'instaure avec Dieu et avec nos semblables.

## L'argent trompeur

Dans la lignée des prophètes, Jésus radicalise la critique de l'argent : il qualifie l'argent de "trompeur", ou de "malhonnête" (Lc 16,9 et 11).

Sa position est critique, mais pas systématiquement négative. Il s'exprime très souvent sur l'usage de l'argent, mais sans mépriser jamais cet usage comme tel. D'ailleurs mépriser, c'est toujours se méprendre. Et prêcher le mépris de l'argent à

ceux qui n'en ont pas n'est possible qu'à ceux qui en possèdent trop ou beaucoup ; cette attitude, disons-le d'emblée, relève de l'ignorance sinon de l'ignoble.

Nous connaissons bien les multiples paraboles où il est question de "vendre", d'"acheter", et même de "faire fructifier" l'argent.

Les paroles de Jésus sur l'argent sont beaucoup trop nombreuses pour être citées ici de manière exhaustive. Et puisqu'il fallait bien choisir, j'esquisserai un parcours dans l'évangile de Luc, parcours qui sera jalonné par la sentence suivante :

*«Aucun domestique ne peut servir deux maîtres : ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent.» (Lc 16,13)*

Quatre observations simples pour commencer :

1) Le ton de Jésus est péremptoire ; il s'agit de faire un choix catégorique, exclusif : «ou bien... ou bien», point !

2) La sentence de Jésus est encadrée par l'expression "servir", qui a ici le sens

biblique du service cultuel. Et ce thème du "service" est décliné en termes alternatifs : "haïr"/"aimer", "s'attacher"/"mépriser" ; il faut donc donner à ces termes toute leur consistance ;

3) Dieu et l'Argent sont qualifiés de "Maîtres", donc d'instances qui lient, qui sont au-dessus des "domestiques", et des auditeurs de Jésus ;

4) L'Argent est mis ici au rang d'une divinité, d'une idole, personnifiée sous le nom de "Mamôn". Et cette puissance est posée en rivalité directe avec Dieu.

### **L'acte de foi est un acte de pauvreté**

Jésus appelle donc ses disciples à faire un choix catégorique, un choix qui n'est pas d'ordre moral, mais de l'ordre de la foi. Ce sera là mon seul propos : à partir d'une question d'argent, question apparemment des plus quotidiennes et anodines, Jésus enseigne que l'acte de foi en Dieu est identiquement un acte de pauvreté. Dieu ou Mamôn. Autrement dit, refuser de croire en Dieu, c'est ici faire le choix du Dieu-Argent. Mais nous verrons

que c'est aussi, qu'on le veuille ou non, dresser un obstacle objectif à toute rencontre vraie avec Dieu et avec nos frères.

Le "service de Dieu" est présenté ici comme exclusif de tout autre culte. En-dehors du service de Dieu, il n'y a qu'asservissement de l'homme, ou bien par l'homme, ou bien par des puissances mythiques (Mamôn) mais socialement réelles (l'argent).

Que peut signifier "servir l'Argent" ? Et d'abord l'argent est-il un domaine qui échapperait au jeu normal de nos relations ? L'argent est un instrument d'échange entre nous et les autres. Et, selon les principes élémentaires de la Torah, le rapport à l'autre, au prochain, dit quelque chose de notre rapport à Dieu, et le qualifie même. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que la loi biblique, et Jésus à son tour, se mêlent tant de questions d'argent.

Pour l'"Homo biblicus" en effet, rien, pas même l'usage de l'argent, n'est neutre par rapport à la relation à Dieu. En régime biblique, c'est du même mouvement que l'homme doit consentir à

vivre en créature et à s'ouvrir au don gratuit de la vie, au Créateur. Mais l'expérience croyante nous dit combien cela est difficile. Et le plus difficile n'est pas tant d'accepter Dieu, que de s'accepter soi-même comme homme, comme être manquant et dépendant dans tous les domaines de l'existence.

C'est ainsi qu'à travers l'amour de l'argent va se manifester l'une des principales ruses de l'homme pour tenter d'échapper à sa condition : sans cesse, par l'appât du gain, il va s'efforcer de tricher avec l'évidence de ses propres limites, avec la perspective d'un avenir toujours inconnu qu'il lui faut affronter au jour le jour :

*«Jésus dit à la foule : "Attention ! Gardez-vous de toute avidité ; ce n'est pas du fait qu'un homme est riche qu'il a sa vie garantie par ses biens."»*

Et il leur dit en parabole : *«Il y avait un homme riche dont la terre avait bien rapporté. Et il se demandait : "Que vais-je faire ? car je n'ai pas où rassembler ma récolte." Puis il se dit : "Voici ce que je vais faire : je vais démolir mes greniers, j'en bâtirai de plus grands et j'y rassem-*

*blerai tout mon blé et mes biens. Et je me dirai à moi-même : Te voilà avec quantité de biens en réserve pour de longues années ; repose-toi, mange, bois, fais bombance." Mais Dieu lui dit : "Insensé, cette nuit même on te redemande ta vie, et ce que tu as préparé, qui donc l'aura ?" Voilà ce qui arrive à celui qui amasse un trésor pour lui-même au lieu de s'enrichir auprès de Dieu.» (Lc 12,15-21)*

Servir Mamôn, c'est refuser ses limites, refuser l'inconnu de l'avenir. Dans notre société, combien d'hommes politiques, combien de financiers se croient en effet tout permis (dans tous les domaines !) et tout-puissants parce que tout s'achète et qu'ils peuvent tout acheter. Leur richesse les aveugle sur leur pauvreté de créature : selon "The American Way of Life", l'homme idéal, l'homme modèle des sociétés riches n'est-il pas le "Self-Made-Man", le "parvenu-à-la-force-des-poignets", l'homme auto-suffisant ? La richesse voile ainsi l'insécurité radicale d'un être toujours affronté à un avenir par définition inconnu (cf. ces derniers mois le krach de la plus vieille banque d'Angleterre qui avait tout prévu sauf... un tremblement de terre !).

## **La vraie-fausse sécurité de "l'assurance-vie"**

Pour l'homme riche, l'instant de la jouissance présence a un parfum d'éternité. Toute inquiétude du lendemain a disparu : le riche s'endort sur un confortable "matelas" financier, l'assurance-vie est garantie, le "Maître-Argent" règne en Maître, la question de l'avenir est "réglée d'avance", comme une facture parmi d'autres. Mais qu'est-ce qu'un avenir qui n'est plus accueil et risque ? Il est des assurances(-vie) qui dispensent de vivre, des "placements" qui démobilisent, des plans d'épargne qui épargnent des aléas de toute existence. L'argent est alors le symbole d'une sécurité qui n'attend plus rien de l'avenir puisque l'avenir est "assuré" :

«Jésus dit à ses disciples : *"Voilà pourquoi je vous dis : ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. Car la vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement. Observez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni grenier ; et Dieu les nourrit. Combien plus valez-vous que les oiseaux ! Et qui d'en-*

*tre vous peut par son inquiétude prolonger tant soit peu son existence ? Si donc vous êtes sans pouvoir même pour si peu, pourquoi vous inquiéter pour tout le reste ?"» (Lc 12,22-26)*

Dans l'adoration du Dieu-Argent (et il n'est guère besoin d'être millionnaire pour ça !), s'exprime donc la négation de l'avenir, le déni de la condition humaine, et le refus de Dieu.

Mais c'est également le refus des autres, ou plutôt, ceux-ci n'ont d'autre "intérêt" que leur "poids en argent" : telle relation "vaut" tel "investissement", tel "placement" ; on est "bien placé", comme au Tiercé... gagnant !

Si l'argent est qualifié de "trompeur" par Jésus, ce n'est pas seulement quand il est acquis par des moyens discutables, pas seulement parce qu'il déçoit les espoirs que l'on met en lui quand on ne le prend pas pour ce qu'il est, pas seulement parce qu'il substitue à Dieu l'idole que chacun se fait plus ou moins de lui-même, mais aussi parce qu'il fausse, et même menace tout le champ de nos relations. Il rend aveugle. D'une certaine manière, qui est riche ne

sait pas vraiment qu'il l'est ; il est inconscient du mur que bâtit autour de lui son argent.

En effet, le scandale n'est pas qu'il y ait un riche et un pauvre. Le péché du riche n'est pas même d'avoir refusé l'aumône à Lazare, mais de n'avoir pas su le voir, d'avoir oublié jusqu'à son existence à la porte même de sa demeure ; et dans les "demeures éternelles", ce n'est plus un mur qui les sépare, mais un "grand abîme" (Lc 16,19-31).

Refus de Dieu, refus de l'avenir, refus des autres, tous ces refus ne sont en réalité que le refus de la gratuité, de "conditions d'existence", comme on dit, fondées sur une gratuité absolue. Car telle est bien la vraie "connaissance de Dieu". Elle est toujours une reconnaissance : la reconnaissance d'une dette insolvable, celle de la vie, d'un don qui nous a été fait et qui nous constitue au jour le jour. Voilà tout simplement pourquoi nous redisons chaque jour : *«Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour»*, et dans chaque Eucharistie : *«Tu es béni, Dieu de l'univers. Toi qui nous donnes ce pain...»*. Et

telle est bien l'existence de l'homme : elle est toujours co-existence avec ses semblables.

Ainsi la maîtrise du "Maître-Argent" sur nos vies traduit en profondeur un souci de ne plus rien devoir à personne, et abolit du même coup toute possibilité de rencontre gratuite avec Dieu et avec nos frères. La relation idolâtre à l'argent supplante la relation aux autres hommes et à Dieu ; les possédés de l'Argent sont à l'image de leur idole :

*«Les idoles des nations sont d'argent et d'or, faites de mains d'homme. Elles ont une bouche, et ne parlent pas ; elles ont des yeux, et ne voient pas ; elles ont des oreilles, et n'entendent pas ; pas le moindre souffle dans leur bouche ! Que leurs auteurs leur ressemblent, et tous ceux qui comptent sur elles !»* (Ps 135,15-18)

Le riche ayant perdu toute aptitude à se relier aux autres est comme mort, paralysé. On en a l'illustration dans la parabole du "Jeune homme riche" ; celle-ci s'achève dans la version de Luc par la formule : *«Ce qui est impossible aux hommes est possi-*

ble à Dieu» (Lc 18,27). En attendant, Mamôn est bien une puissance aliénante : son règne signifie la fin de la gratuité et l'aveuglement devant la véritable gratuité. Même le temps est devenu "argent" : on n'a plus de "temps à perdre", on ne veut plus rien avoir à devoir. On croit être devenu libre, on est seulement devenu indépendant. Croire, au contraire, c'est devenir libre, mais c'est aussi accepter d'avoir tout à recevoir et à devoir.

### **Etre croyant, c'est accepter d'être dépendant**

Nous avons dit en commençant que le choix entre Dieu et l'Argent est de l'ordre de la foi. Les réflexions qui précèdent autorisent à dire maintenant que, selon l'Evangile, la foi est la pauvreté même : le croyant, le pauvre qui, dans la foi consent à sa pauvreté, ce n'est pas d'abord celui à qui tout manque, mais celui qui reconnaît devant Dieu que, n'ayant ni bien propre à défendre, ni droit à faire valoir (pas même celui de la vie !), il ne peut vivre que de ce qu'il reçoit. Il ne peut vivre qu'en se recevant sans cesse lui-même de son

"Maître-Dieu" :

*«Sois sans crainte, petit troupeau, car votre Père a trouvé bon de vous donner le Royaume. Vendez ce que vous possédez et donnez-le en aumône. Faites-vous des bourses inusables, un trésor inaltérable dans les cieux : là ni voleur n'approche, ni mite ne détruit. Car où est votre trésor, là aussi sera votre coeur.»*  
(Lc 12,32-34)

Comment traduire dans l'existence ce que j'appellerai la "foi-pauvreté" ? Par un mode de vie mesquin, voire par un non absolu à toute possession d'argent ? Il y a lieu de distinguer ici, comme Luc le fait lui-même tant dans son évangile que dans le livre des Actes, deux types de pratiques : celle du partage, qui est le lot de tout disciple de Jésus, et celle de la dépossession de tout bien, qui ne concerne que certains disciples (cf. Ac 5,4 : Ananias et Saphira étaient libres de leur choix !).

Mais plus fondamentalement, il faut nous rappeler ici la promesse des Béatitudes :

*«Malheureux, vous les riches : vous tenez votre consolation ! Malheureux,*

*vous qui êtes repus maintenant : vous aurez faim ! Heureux, vous les pauvres : le Royaume de Dieu est à vous ! Heureux, vous qui avez faim maintenant : vous serez rassasiés !» (Lc 6,24-25 et 20-21)*

Les Béatitudes promettent la jouissance du Royaume de Dieu, le rassasiement, le rire et la joie. Elles viennent ouvrir un champ plus vaste au bonheur de vivre, elles viennent inaugurer un bonheur plus vrai, à la fois plus dilaté et plus intense. Et la Loi nouvelle n'a jamais supprimé le commandement créateur : *«Remplissez la terre et dominez-la»* (Gn 1,28). Jouissance qui n'est pas violence, domination qui est gérance et non possession, alliance et non exploitation.

Servir Dieu et non Mamôn. Il est clair maintenant que "Mamôn" n'est que le nom mythique de l'argent, la "vraie-fausse sécurité absolue". "Mamôn" doit redevenir l'argent, tout l'argent et rien que l'argent, simplement l'argent démythifié et démythifié si l'on ne lui demande pas plus qu'il ne peut donner. Et s'il peut aliéner, il peut aussi être créateur de liens ; s'il peut asservir, il peut aussi rendre d'immenses

services ; s'il est un mauvais "Maître", il peut aussi être un bon serviteur du seul vrai "Bon Maître" ; "Dieu seul désaliène", disait à sa manière Madeleine Delbrêl.

### ***Le libre usage de l'argent ouvre à la solidarité***

Nous avons conjugué foi, pauvreté et gratuité ; conjuguons-les maintenant en quelques mots à la liberté du disciple et au service de la solidarité.

La hantise de l'argent, de celui qu'on a, qu'on voudrait avoir, qu'on a peur de perdre, est synonyme d'aliénation et de crispation mortelle. Or, on n'entreprend rien quand on a peur de tout perdre, même et surtout dans le domaine économique. Entreprendre, c'est toujours risquer de perdre, et ne rien risquer, c'est toujours perdre. Telle est bien la logique paradoxale de "vivre selon l'Évangile" ; celui qui veut "bien gagner sa vie", la perd :

*«Jésus disait à tous : "Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour, et qu'il me suive. Car celui qui veut sau-*

*ver sa vie la perdra : mais celui qui perdra sa vie pour moi la sauvera. Quel avantage un homme aura-t-il à gagner le monde entier, si c'est en se perdant lui-même et en le payant de sa propre existence ?"» (Lc 9,23-25)*

*«Quiconque parmi vous ne renonce pas à tout ce qui lui appartient ne peut être mon disciple.» (Lc 14,33)*

*«Pierre dit : "Pour nous, laissant nos propres biens, nous t'avons suivi." Jésus leur répondit : "En vérité, je vous le déclare, personne n'aura laissé maison, femme, frère, parents ou enfants, à cause du Royaume de Dieu, qui ne reçoive beaucoup plus en ce temps-ci et, dans le monde à venir, la vie éternelle."» (Lc 18,28-30)*

Le Christ n'a pas condamné l'argent pour lui-même ; il a amené le riche notable à prendre conscience qu'il était possédé par ses possessions au point d'être "paralysé de tristesse". Le Christ n'a pas demandé à ses disciples la pauvreté pour elle-même, mais comme condition de liberté pour le suivre. Le Christ n'a pas imposé l'ascèse

pour elle-même, mais comme appel à pratiquer l'aumône et à vivre de la grâce de Dieu. C'est le but de la vie pour les païens de faire porter tous ses efforts sur le boire, le manger et le vêtement : *«Vous, cherchez plutôt le Royaume, et cela vous sera donné par surcroît»,* dit Jésus (Lc 12,31).

A celui qui veut vivre, le Christ ouvre la voie vers la gratuité d'une existence libre où l'on accepte de donner sa vie par amour pour les autres. Cette vie sera-t-elle à inscrire, en comptabilité, comme un "gain" ou comme une "perte", selon le vocabulaire de Saint Paul ? Peu importe. L'argent n'est pas le vrai bien. Dieu seul compte, Dieu seul, et tout ce qui ouvre à lui, est de quelque "valeur". On accepte de tout lui devoir en sachant qu'on ne parviendra jamais à le posséder comme une valeur monnayable.

### ***Le meilleur "placement" : la solidarité***

"Servir Dieu" revient alors, non pas à mépriser l'argent, mais à en user librement et à le faire servir à la relation, à la com-

munion. Ne rien préférer à la relation à Dieu et aux frères, tel est le meilleur "placement". Le Christ le dit en toute clarté : *«Faites-vous des amis avec l'argent trompeur»* (Lc 16,9), car à l'heure où il vient à manquer, et, ultimement, à l'heure de la mort, seuls les liens d'amitié ont "du prix" pour traverser les épreuves.

Et parce qu'on doit tout à Dieu, on reconnaît qu'on doit tout aux autres. C'est en ce lieu que les relations fondées sur la pauvreté contredisent celles qui sont fondées sur l'argent. En régime chrétien, il est un domaine où je ne serai jamais quitte, c'est celui de la charité :

*«Rendez à chacun ce qui lui est dû : les impôts et les taxes à qui vous les devez, la crainte et le respect à qui vous les devez. Ne gardez aucune dette envers personne, sauf la dette de mutuelle charité.»* (Rm 13,7-8)

La charité est la seule vraie dette, car nous n'avons rien que nous n'ayons d'abord reçu ; dette insolvable comme la vie, et néanmoins féconde comme la vie, car elle seule nous permet de vivre la communion fraternelle en vérité.

Ce parcours, encore une fois très sommaire, nous aura ainsi conduits au cœur même du paradoxe de la foi, selon l'expression de Paul : *«De riche qu'il était, Jésus-Christ s'est fait pauvre afin de nous enrichir de sa pauvreté»* (2 Co 8,9). La pauvreté du Christ n'a rien de "misérable", car la misère n'est pas un bien. La misère est plutôt une forme de malheur contre laquelle nous avons à lutter sans cesse, et, dans cette lutte, mobiliser toutes nos ressources, y compris l'argent. Le "Bien véritable", ce n'est pas la pauvreté forcée, mais la pauvreté de Jésus : pauvreté consentie, foi au Père Source de vie, "mort pour la multitude", renoncement à soi pour le "profit" de tous.

Bref, d'une part en dénonçant de manière catégorique le danger permanent de faire de l'argent une idole, un anti-Dieu, d'autre part en montrant que le libre usage de l'argent, à des fins solidaires, peut aussi être un moyen d'entrer dans le Royaume, paradoxalement le message de l'évangile de Luc en fonde à la fois la relativité et l'importance. Là comme ailleurs, liberté et solidarité sont constitutives de l'agir évangélique.

***L'itinéraire de François d'Assise :  
donner son argent,  
donner sa vie***

J'ai commencé par dire que Jésus "radicalise" la critique prophétique de l'argent. Un de ses disciples aura une position "plus radicale" encore que son maître : François d'Assise, qui prêchera et pratiquera une méfiance extrême par rapport à l'argent au point même de le "diaboliser".

Dans son récit de la vie de François, Christian BOBIN décrit ce moment décisif où le fils du riche drapier d'Assise va physiquement, charnellement se convertir à la "lèpre de la pauvreté" au point de l'embrasser :

*«Il voyage encore, des voyages à l'inverse des précédents : sans gloire, sans arme, sans annonce. Il va à Rome, parce que c'est loin : là-bas personne ne le connaît. Il rôde autour des mendiants comme hier il traînait autour des plus belles filles. Il est comme un chien flairant du gibier. Il ne cherche pas la pauvreté. Il cherche l'abondance qu'aucun argent ne sait donner. Il devine à l'instinct que la vérité est bien plus dans le bas que dans le haut, bien plus dans le manque que dans*

*le plein (...). Mais il y a encore une ombre entre sa joie et lui, entre le monde tel qu'il s'éclaire en Dieu et le monde tel qu'il brûle dans son coeur (...). "Il me semblait alors extrêmement amer de voir des lépreux." La pauvreté, dans son dénuement matériel, l'attire. La pauvreté, dans son dénuement charnel, le révulse. Il y a encore ce point du monde que sa joie n'atteint pas. Et qu'est-ce qu'une joie qui laisse une chose en-dehors d'elle ? Rien. Moins que rien. Un amour du bout des lèvres. Un amour sans amour. Un sentiment friable, poreux, comme tous les sentiments. Les bourgeois rêvent d'un pauvre conforme à leurs intérêts. Les prêtres rêvent d'un pauvre conforme à leurs espérances. Lui, François, ne rêve pas, ne rêve plus. Il voit : la pauvreté n'est rien d'aimable. Une tare, une souffrance, une plaie, oui. Mais rien d'aimable (...). Ce qui est naturel c'est cette manière d'aimer qui vous ressemble et vous flatte, les amis accueillants, les dames parfumées. Ce qui est surnaturel c'est d'entrer dans la léproserie près d'Assise, passer une salle après l'autre, aller d'un pas de paysan, calme soudain, tranquille soudain, voir s'avancer vers vous ces guenilles de chair, ces*

*mains crasseuses qui se posent sur vos épaules, palpent votre visage, contempler les fantômes et les serrer contre soi, longtemps, en silence, bien évidemment en silence : on ne va pas leur parler de Dieu à ceux-là. Ils sont de l'autre côté du monde. Ils sont les déjections du monde, interdits du plaisir des vivants comme du repos des morts. Ils en savent assez long sur le monde pour comprendre d'où vient ce geste du jeune homme, pour comprendre qu'il ne vient pas de lui mais de Dieu : seul le Très-Bas peut s'incliner aussi profondément avec autant de simple grâce.»*

Avant d'embrasser totalement "Dame Pauvreté", il reste encore à François une étape à franchir : comprendre que sa vocation n'est pas tant de donner son argent (ou plutôt celui de son père !), que sa vie même. Pour ce faire, il doit subir l'épreuve du procès que lui intente son propre père sur la place publique :

*«Le procès que tu me fais me libère de toi. Là s'achève ton oeuvre de géniteur.*

*là elle connaît sa perfection, devant ces notables qui t'escortent, sous les pourpres de la loi que tu incarnes. Le père est celui qui dit la loi. Mais, dis-moi, qu'est-ce qu'un père qui lui-même se soumet comme un petit garçon à la loi de l'argent, à la loi du sérieux, à la loi du monde mort ? Et pourquoi tout ce bruit ? Pour quelques pièces que j'ai prises dans ta caisse, offertes à un prêtre pour les réparations de son église, et ce prêtre n'en a pas voulu, les a jetées dans la poussière par crainte de toi et de ton nom puissant. Lui aussi, le commerçant en lingerie éternelles, le marchand de prières et d'hosties, lui aussi m'a rendu fier service. Il m'a montré sans le voir qu'il ne fallait pas donner d'argent mais sa vie, et qu'il ne fallait pas la donner à ceux qui font métier d'en parler dans leurs messes, mais à ceux qui n'ont plus de langue même pour gémir. Regarde-moi, je vais partir.»*

(Christian BOBIN, *Le Très-Bas*, Gallimard, 1992, pp. 57-59 et 67.)

# Pauvreté et richesse dans l'Écriture

Claude WIENER

*Nous joignons à ce numéro une conférence de Claude Wiener prêtre de la MDF, exégète (reprise légèrement modifiée d'un article paru in "Médecine de l'homme" n°93, mars 1977). L'intervention précédente nous a alertés sur l'impact de l'Évangile au coeur de notre vie personnelle. Cet article nous invite, en complément, à une relecture des attitudes et des lignes de conduite du peuple des croyants.*

Face à un si vaste sujet, qui pourrait être traité de bien des manières, je me contenterai de cinq «flashes» éclairant des points qui m'ont paru significatifs.

## **La tradition d'un peuple de pauvres**

La Bible est le livre d'un peuple, de son histoire et de sa vie. Ce n'est pas d'abord pour nous un recueil de maximes

ou d'affirmations dogmatiques, mais plutôt la rencontre d'un peuple dans lequel Dieu s'est révélé. Et pour notre sujet, il faut souligner l'importance de la notion de "pauvres" tout au long de l'histoire de ce peuple.

Il y a dans la Bible toute une série de mots hébreux correspondant à cette notion et qui ont tous été à l'occasion traduits par le mot "pauvre". Le plus usuel de ces mots, c'est le mot **anaw** ou **ani** ; or, il ne veut pas dire avant tout "indigent" ; il

évoque plutôt l'idée de "courbé". Et quand l'homme biblique emploie ce mot, il évoque bien souvent le souvenir des éléments les plus fondamentaux de son passé : celui-ci, en effet, est commandé par un événement qui a laissé une trace indélébile dans l'histoire du peuple de Dieu, la sortie d'Égypte et tout ce qui l'entoure, cette extraordinaire expérience d'une libération par l'action de Dieu. Et si cette libération a été nécessaire, c'est justement parce que ce peuple était au point de départ pauvre, démuné, écrasé, opprimé ; l'expérience primitive d'Israël est l'expérience d'un peuple opprimé. Je ne citerai qu'un seul texte, qui est peut-être une des plus anciennes confessions de foi d'Israël : *« Mon père était un Araméen errant. Il est descendu en Égypte où il a vécu en émigré avec le petit nombre de gens qui l'accompagnaient. Là, il était devenu une nation grande, puissante et nombreuse, mais les Égyptiens nous ont maltraités et nous ont mis dans la pauvreté, ils nous ont imposé une dure servitude. Alors, nous avons crié vers le Seigneur, le Dieu de nos pères et le Seigneur a entendu notre voix : il a vu que nous étions pauvres, malheureux,*

*opprimés. Le Seigneur nous a fait sortir d'Égypte par sa main forte et son bras étendu, par une grande terreur, par des signes et des prodiges. »* (Deutéronome 26, 5-8) Ce peuple de pauvres, d'opprimés a été libéré mais il n'oublie pas que son souvenir le plus primitif, c'est d'avoir été un peuple de pauvres. Et ce souvenir primitif va se répéter au long d'une histoire difficile.

En effet, il y a bien eu dans l'histoire d'Israël quelques moments de réussite et d'expansion, mais ce qui domine c'est la peur des envahisseurs, la crainte devant les grands empires Assyrien et Chaldéen, puis ce sera le temps de l'exil, ce retour à la situation pauvre et humiliée d'un peuple qui a perdu sa terre et qui ne sait plus ce qu'il est. Après le retour d'exil, il y a ces longs siècles où les Juifs revenus sur leur terre, y subissent la domination successive des grands empires, Perses, Grecs, Romains. C'est alors la tentation permanente de se lier au pouvoir établi (pouvoir étranger et donc idolâtre) ; ainsi, ceux qui restent fidèles, ce sont ceux qui acceptent de ne pas être du côté du pouvoir.

C'est à ce moment que le nom de

"pauvre" prend une grande importance. On peut ici se référer à un grand nombre de psaumes écrits par ces pauvres, qui sont à la fois des gens dont la situation matérielle et sociale n'est pas tellement brillante et des gens qui se veulent fidèles au Seigneur et dans sa dépendance. C'est l'ambiance qu'on trouve par exemple dans le psaume 10 : *«L'impie se tient à l'affût, près des hameaux : bien caché, il tue l'innocent, ses yeux épient le faible et il est à l'affût, bien caché, comme un lion dans son fourré : il est à l'affût pour attraper le malheureux, il attrape le malheureux en l'entraînant dans son filet, il rampe et se tapit et de tout son poids tombe sur les faibles. Il se dit : "Dieu oublie, sa face est cachée, il n'y voit jamais rien." Debout Seigneur ! Dieu, lève la main ! N'oublie pas les malheureux ! Pourquoi l'impie a-t-il nargué Dieu, en disant : "Tu n'iras pas me chercher." Pourtant, tu as vu les forfaits et la souffrance et tu veilles à tout prendre en main, le faible s'abandonne à toi, tu viens en aide à l'orphelin.»* (Psaume 10, 8-14)

Cela évoque très bien l'ambiance de ce noyau croyant, de ces gens qui se sen-

tent petits, menacés, inquiets, mais qui savent que le Seigneur est le seul à qui ils peuvent faire confiance. C'est précisément dans ce monde-là que Jésus est né, c'est à ce monde-là qu'appartiennent sa famille et ses disciples : artisans de village, pêcheurs du lac de Tibériade, petites gens qui en face des Romains ou des puissants de leur peuple ne sont pas grand chose. C'est le climat du Magnificat et des Béatitudes. Et les premières communautés chrétiennes, dans une très large mesure, se sont recrutées et développées dans un monde analogue. Ainsi à Corinthe : *«Considérez, frères, qui vous êtes, vous qui avez reçu l'appel de Dieu : il n'y a parmi vous ni beaucoup de sages aux yeux des hommes, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de gens de bonne famille. Mais ce qui est folie dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages ; ce qui est faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui est fort ; ce qui dans le monde est vil et méprisé, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est.»* (1 Corinthiens 1, 26-28) Des gens qui n'existent pas, voilà ce qu'ils sont aux yeux de la société. Il y a donc là une prise de conscience continue tout au long de la Bible.

Il en résulte, entre autres choses, une certaine idée sur l'attitude à avoir à l'égard des pauvres, des opprimés, des petits. Dès les plus anciens textes de la Loi, on trouve ce langage : *«Tu n'exploiteras ni n'opprimeras l'émigré, car vous avez été des émigrés au pays d'Égypte. Vous ne maltraiterez aucune veuve, ni aucun orphelin.»* (Exode 22, 20-21) Souvent revient cette même référence : vous avez été étrangers, vous avez été opprimés dans le temps où vous étiez en Égypte ; alors il est indispensable que vous ayez maintenant le respect des étrangers ; si on vous a opprimés, il n'est pas question pour vous d'opprimer ceux qui aujourd'hui dépendent de vous.

Et quant au roi idéal – le roi d'Israël et plus tard le Messie, au-delà des rois terrestres – on le conçoit toujours comme protecteur des pauvres et des petits (dans une ligne d'ailleurs courante chez les peuples environnants) : *«Un rameau sortira de la souche de Jessé. Il jugera les faibles avec justice, il se prononcera dans l'équité envers les pauvres du pays.»* (Isaïe 11, 1-4) Dans la même ambiance, un psaume nous parle du roi (est-ce le roi historique,

celui qui est en train de monter sur le trône ? Est-ce le Messie futur ? Il y a probablement des lectures successives de ce texte) : *«Il délivrera le pauvre qui appelle et les humbles privés d'appui. Il pendra souci du pauvre et du faible ; aux pauvres, il sauvera la vie ; il les défendra contre la brutalité et la violence, il donnera cher de leur vie.»* (Psaume 72, 12-14) Et, à la limite, on rêve d'un roi qui sera lui-même pauvre ; ce roi pauvre, humble et modeste, monté sur un âne, dont nous parle Zacharie 9, 9 (le texte repris par les Évangiles dans la scène des Rameaux).

Bref, le peuple de Dieu nous apparaît ici comme **un peuple de pauvres, respectant les pauvres et guidé par des pauvres.**

### ***L'utopie de l'égalité***

Là encore il faut remonter à des origines très anciennes. Au point de départ, Israël est un peuple nomade où les gens se sentent très solidaires entre eux, assez à égalité. Quand ils se sédentarisent, ils rêvent de maintenir cette société fraternelle

et égalitaire ; mais les circonstances nouvelles, en particulier le développement économique, font apparaître des inégalités et des conflits.

Ainsi, au VIII<sup>ème</sup> siècle, quand le royaume du nord connaît sous Jéroboam II une période de paix et de prospérité,<sup>(1)</sup> apparaît une classe de marchands qui ne songent qu'à s'enrichir aux dépens de leurs compatriotes. Amos les dénonce avec vigueur : *«Quand donc la nouvelle lune (jour férié) sera-t-elle finie, que nous puissions vendre du grain, et le sabbat, que nous puissions ouvrir les sacs de blé, diminuant l'épha (mesure de capacité pour les grains) augmentant le sicle (mesure de poids pour l'argent), faussant des balances menteuses, achetant des indigents pour de l'argent et un pauvre pour une paire de sandales ? Nous vendrons même la criblure du blé.»* (Am 8, 5-6)

On est loin de la fraternité du désert, et le prophète annonce le châtement de ceux qui s'enrichissent ainsi aux dépens du petit peuple : *«Puisque vous pressurez l'indigent,*

*lui saisissant sa part de grain, ces maisons en pierre de taille que vous avez bâties, vous n'y résiderez pas ; ces vignes de délices que vous avez plantées, vous n'en boirez pas le vin»* (Am 5, 11) Le rôle du prophète est ici de revendiquer haut et fort le droit du pauvre et de lutter contre l'injustice sociale.

Cela réapparaît dans le Nouveau Testament d'une façon assez radicale, que je voudrais souligner à partir de deux textes. Le premier, est dans les Actes des Apôtres ; c'est l'un des trois petits "sommaires" qui sont une espèce de tableau global de la première communauté : *«Tous ceux qui étaient devenus croyants étaient unis et mettaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, pour en partager le prix entre tous, selon les besoins de chacun.»* (Actes 2, 44-45). Et un peu plus loin, dans le deuxième "sommaires" : *«La multitude de ceux qui étaient devenus croyants n'avait qu'un coeur et qu'une âme et nul ne considérait comme sa propriété l'un quelconque de ses biens ; au contraire, ils mettaient tout en*

---

(1) Voir note en fin d'article

*commun... Nul parmi eux n'était indigent : en effet ceux qui se trouvaient possesseurs de terrains ou de maisons les vendaient, apportaient le prix des biens qu'ils avaient cédés et le déposaient aux pieds des Apôtres. Chacun en recevait une part selon ses besoins.» (Actes 4, 32-34-35).*

C'est un texte utopique, un peu une image de rêve, et d'autres passages nous prouvent que ce n'était pas si général ni si réussi (voir par exemple l'histoire d'Ananie et Saphire, Actes 5, 1-11). Mais un texte utopique est toujours très important, même s'il ne décrit pas les choses telles qu'elles se sont produites : un tel texte décrit une visée, un rêve dont on a envie de s'approcher. Ce rêve, c'est celui d'un monde où personne ne serait indigent, et surtout (la formule revient à la fois en 2, 45 et 4,35) d'un monde où chacun recevrait selon ses besoins. Ce rêve de partage, d'égalité, de possibilité pour chacun d'avoir ce qu'il lui faut (qui n'était sans doute pas propre aux chrétiens : la communauté essénienne de Qumrân a vécu des choses analogues) a sans cesse ressurgi dans l'histoire du christianisme et il a certainement marqué l'histoire des

communautés religieuses de toute espèce, à toutes les époques et pas seulement les communautés religieuses. Une utopie, mais une utopie très féconde.

Dans un style très différent, et cette fois beaucoup plus réaliste, je voudrais évoquer la 2<sup>ème</sup> épître aux Corinthiens, aux chapitres 8 et 9 : Paul y parle d'une chose qui lui a tenu beaucoup à cœur : la collecte pour la communauté de Jérusalem. En face d'une situation de détresse (sur laquelle nous sommes mal renseignés), Paul a le souci de mobiliser les autres communautés pour aider la communauté-mère de Jérusalem : *«Nous voulons vous faire connaître, frères, la grâce que Dieu a accordée aux Eglises de Macédoine. Au milieu des multiples détresses qui les ont éprouvés, leur joie surabondante et leur pauvreté extrême ont débordé en trésors de libéralités. Selon leurs moyens et, j'en suis témoin, au-delà de leurs moyens, en toute spontanéité, avec une vie insistance, ils nous ont réclamé la grâce de participer à ce service au profit des saints.»* (2 Corinthiens 8, 1-4). Ces chrétiens de Philippes ou de Thessalonique ont eu un geste fou : malgré leur pauvreté, ils ont

assumé ce "service au profit des saints" (il faudrait montrer comment Paul emploie ici, et plusieurs fois dans ces deux chapitres, un langage très religieux : c'est comme un acte de culte qu'est présenté ce partage avec les frères).

Mais quand Paul réfléchit plus profondément, voilà ce qu'il dit un peu plus loin : *«Il ne s'agit pas de vous mettre dans la gêne en soulageant les autres, mais d'établir l'égalité. En cette occasion, ce que vous avez en trop compensera ce qu'ils ont en moins, pour qu'un jour ce qu'ils auront en trop compense ce que vous aurez en moins : cela fera l'égalité, comme il est écrit : Qui avait beaucoup recueilli n'a rien eu de trop, qui avait peu recueilli n'a manqué de rien.»* (2 Corinthiens 8,13-15). Paul fait ici une citation qui nous renvoie encore une fois au temps de l'Exode, puisqu'il s'agit de cette mystérieuse manne qui tombait du ciel de telle manière que chacun avait beau se servir largement ou pas, en fin de compte tout le monde en avait autant. L'image est mythique, bien sûr, mais on est toujours dans cette utopie de l'égalité : un peuple de frères, qui se veut, y compris au plan

matériel, un peuple d'égaux. C'est ce que nous retiendrons de ce deuxième flash : **un peuple de frères qui rêve sans cesse de donner le signe de sa fraternité par le partage et par l'égalité matérielle.** L'essentiel, c'est de faire un peuple de frères, mais est-ce possible si les situations matérielles sont trop inégales ?

### ***L'argent risque d'être toujours une idole***

Quelques textes appellent ici encore notre méditation ; je me limiterai au Nouveau Testament : *«Nous n'avons rien apporté dans le monde ; de même nous n'en pouvons rien emporter. Si donc nous avons nourriture et vêtement, nous nous en contentons. Quant à ceux qui veulent s'enrichir, ils tombent dans le piège de la tentation, dans de multiples désirs insensés et pernicieux, qui plongent les hommes dans la ruine et la perte. La racine de tous les maux, en effet, c'est l'amour de l'argent. Pour s'y être livrés, certains se sont égarés loin de la foi et se sont transpercé l'âme de tourments sans nombre.»* (1 Timothée 6, 7-10). Et un peu plus loin,

avec un ton un peu différent : *«Aux riches de ce monde-ci, ordonne de ne pas s'enorgueillir, de ne pas mettre leur espoir dans une richesse incertaine, mais en Dieu, lui qui nous dispense tous les biens en abondance, pour que nous en jouissions. Qu'ils fassent le bien, s'enrichissent de belles oeuvres, donnent avec largesse, partagent avec les autres. Ainsi amasseront-ils pour eux-mêmes un bel et solide trésor pour l'avenir, afin d'obtenir la vie véritable.»* (6, 17-19).

Dans ce texte, qui date de la fin de la première génération chrétienne, on sent bien que l'argent pose des problèmes que les responsables de l'Eglise doivent prendre en considération (on en trouve encore la trace dans l'épître de Jacques qui dit un certain nombre de choses assez vigoureuses). Mais le texte peut-être le plus intéressant (je l'ai gardé pour la fin, bien qu'il soit antérieur au précédent) est un texte de Luc, qui vient à la suite de la fameuse parabole de l'intendant infidèle. C'est peut-être un recueil de paroles du Seigneur qui n'étaient pas au point de départ liées à la parabole : *«Faites-vous des amis avec l'Argent trompeur, pour*

*qu'une fois celui-ci disparu, ces amis vous accueillent dans les demeures éternelles. Celui qui est digne de confiance pour une toute petite affaire est digne de confiance aussi pour une grande. Et celui qui est trompeur pour une toute petite affaire est trompeur aussi pour une grande. Si donc vous n'avez pas été dignes de confiance pour l'Argent trompeur, qui vous confiera le bien véritable ? Et si vous n'avez pas été dignes de confiance pour ce qui vous est étranger, qui vous donnera ce qui est à vous ? Aucun domestique ne peut servir deux maîtres : ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent.»* (Luc 16, 9-13).

Il n'est pas tellement sûr que ce texte formait primitivement un seul bloc ; il y a probablement là deux séries de paroles du Seigneur qu'on a regroupées : elles parlent du même sujet, mais pas tout à fait de la même manière. Le premier bloc (v. 9-12) est dominé par cet Argent qui porte dans le grec le nom de "Mammon", qu'on ne trouve guère que là et dont on ne sait pas très bien le sens. C'est le décalque d'un mot araméen qui veut dire argent, possession,

peut-être "bien sur lequel on s'appuie", mais il est assez curieux qu'un mot araméen se présente tout à coup dans le texte plutôt hellénisant de Luc. S'il emploie ce mot-là, c'est probablement une manière de personnifier l'argent ; ce nom étrange et déroutant veut montrer que l'argent est étrange ou inquiétant, et sans cesse il l'appelle "le Mammon trompeur". La question fondamentale est de savoir ce qu'il faut en faire, car le texte n'est pas aussi irréaliste qu'on pourrait le croire. L'argent existe ; il est sans doute inquiétant, trompeur, mais il est là ; que faut-il faire ? *«Se faire des amis, afin qu'une fois l'argent disparu ces amis vous accueillent dans les demeures éternelles.»* L'idée est sans doute que cet argent, il faut savoir le donner, le partager. C'est cela être fidèle à Dieu dans sa manière de le gérer. Et il faut souligner l'étrange formule du v. 12 : *«Si vous n'avez pas été dignes de confiance pour ce qui vous est étranger, qui vous donnera ce qui est à vous ?»* Ce qui est étranger, c'est justement l'argent ; et ce qui est véritablement "à vous", ce sur quoi vous devez pouvoir compter un jour, c'est le Royaume, l'ensemble des biens que le Seigneur nous propose pour nous donner son bonheur, sa

plénitude, sa "paix", pour employer un mot très biblique. Là est peut-être un des centres de ce texte : reconnaître que notre argent est en fin de compte quelque chose d'étranger, qu'il n'est pas notre véritable bien, qu'il n'est pas réellement la chose dont nous avons besoin.

Ainsi se fait la transition avec l'autre partie du texte (V. 13), beaucoup plus tranchante, et qui a peut-être une autre origine. En Matthieu on a cette même phrase dans un autre contexte : *«Aucun domestique ne peut servir deux maîtres»*, ne peut (mot à mot) être l'esclave de deux maîtres : ou bien on va haïr l'un et aimer l'autre, ou bien on va s'attacher à l'un et mépriser l'autre ; *«vous ne pouvez pas être esclaves – être serviteurs – de Dieu et de Mammon.»* Il faut choisir son Dieu : si on veut prendre l'argent comme Dieu, on ne peut pas avoir d'autre Dieu. Mais justement le texte précédent évoque une manière de se comporter avec ce même Mammon, qui ne consiste pas du tout à en faire un Dieu, parce que le vrai bien est ailleurs, parce qu'en fin de compte (v. 10) l'argent n'est qu'une "petite affaire" ; où il s'agit d'être digne de confiance en

attendant de se voir confier de "grandes affaires" situées à un autre niveau. Je résumerai ainsi ce troisième flash : **le peuple de Dieu est un peuple qui refuse absolument d'idolâtrer l'argent et qui essaye laborieusement de le mettre à sa place.**

### «*Bienheureux les pauvres en esprit*»

C'est évidemment une phrase essentielle par rapport à notre sujet, sans doute, et on aurait pu envisager de centrer tout cet exposé sur les Béatitudes. «*Bienheureux les pauvres en esprit*» (Matthieu 5, 3). Voilà une phrase que nous avons entendue bien des fois, mais que veut-elle dire au juste ? Je reprendrai ici les conclusions de l'étude très minutieuse de Dom Jacques Dupont dans son gros ouvrage sur les Béatitudes<sup>(2)</sup> en me limitant au texte de Matthieu (celui de Luc est orienté autrement). En fin de compte la béatitude des "pauvres en esprit" ne semble pas se rapporter directement à l'argent, ce qui ne

veut pas dire qu'elle soit étrangère à notre sujet.

Il faut sans doute partir du sens du mot dans l'Ancien Testament, ces "pauvres", ces "courbés", ces "opprimés" et il s'agit d'être "courbé d'esprit" et l'esprit c'est ce qu'il y a de plus profond dans l'homme. J. Dupont a ici une image qui me plaît assez, celle du roseau qui se plie sous la pression du vent. Le pauvre en esprit, c'est celui qui se tient flexible et non pas raide devant Dieu et devant les hommes ; il y a là une disposition foncière de l'être qui ne veut pas être sûr de lui ou écrasant, mais souple, capable de s'adapter et d'accueillir, d'accueillir ce qu'apporte la vie parce qu'il y reconnaît l'appel de Dieu et des hommes, ou l'appel de Dieu à travers les hommes. Et s'il en est ainsi, c'est bien un éclairage sur notre sujet. Pour résumer ce quatrième flash, disons que le peuple de Dieu est **un peuple qui reconnaît comme valeur fondamentale des relations avec Dieu et avec les hommes basées sur la pauvreté, l'humilité, la souplesse, l'accueil.**

(2) J. Dupont : *Les Béatitudes*, éd. Gabalda, 3 volumes.

### ***Richesse spirituelle***

Je partirai ici d'un texte tiré d'un chapitre auquel nous nous sommes déjà référés, celui qui parle de la collecte pour Jérusalem. On trouve là une phrase sur laquelle on peut réfléchir pendant bien longtemps : *«Vous connaissez la générosité de Notre Seigneur Jésus-Christ (son don gratuit : c'est le sens du mot grec "charis") lui qui est riche (je crois qu'il ne faut pas traduire : "lui qui était riche"), il s'est fait pauvre à cause de vous, pour que par sa pauvreté vous deveniez riches»* (2 Corinthiens 8, 5). Le dernier mot du texte, c'est "devenir riches" et là est bien notre but, car la Bible n'est pas masochiste. Dieu est riche, d'une richesse qui n'est rien d'autre que cet amour total qui est sa nature même (*«Dieu est amour»* 1 Jean 4, 8-16). Et son but est de nous faire partager cette richesse. Mais pour y arriver, il n'a pas trouvé d'autres moyens que de se faire pauvre, de "se dépouiller", de *«s'abaisser en devenant obéissance jusqu'à mourir»* (cf Philippiens 2, 7-8). Chemin mystérieux et qui nous dérouté. Mais n'était-ce pas le seul moyen de nous apprendre à nous libérer des fausses richesses, sans lesquelles

on ne peut atteindre la vraie ? Nous atteignons ici une des données fondamentales de la foi chrétienne.

Il s'agit donc finalement de devenir riches, et Paul déclare plus d'une fois que cette richesse ne nous attend pas seulement au dernier jour, elle nous est donnée dès maintenant. C'est ce qu'il dit à ces mêmes Corinthiens dont nous avons dit tout à l'heure qu'ils sont humainement des pauvres. Il commence ainsi la première épître : *«Je rends grâce à Dieu sans cesse à votre sujet, pour la grâce de Dieu qui vous a été donnée dans le Christ Jésus. Car vous avez été, en lui, comblés de toutes les richesses, toutes celles de la parole et toutes celles de la connaissance (la science spirituelle, la science de la connaissance de Dieu).»* (1 Corinthiens 1, 5). Ils sont comblés, c'est cela qui est bon, c'est cela le but de l'homme. De même, quand Paul remercie les Philippiens de lui avoir envoyé de l'argent, il souligne qu'il y a là quelque chose d'important par rapport à leur foi et il termine : *«Mon Dieu comblera tous vos besoins, suivant sa richesse, magnifiquement en Jésus-Christ.»* (Philippiens 4, 19).

Pour conclure ce cinquième flash, di-

**sons que le peuple de Dieu ne cherche pas la pauvreté pour elle-même, mais comme un chemin vers une richesse, celle de Dieu lui-même, dont il sait qu'il est d'ores et déjà comblé.**

## Conclusion

Bref, il semble qu'un peuple dans la ligne de la Bible serait :

- un peuple se reconnaissant comme de

pauvres, où la place d'honneur est aux pauvres ;

- un peuple de partage et d'égalité ;

- un peuple mettant l'argent à sa place et refusant de l'idolâtrer ;

- un peuple de gens souples plutôt que raides ;

- un peuple capable de se laisser combler par la richesse de Dieu.

N'est-ce pas ainsi que les chrétiens devraient s'engager ?

---

(1) Nous nous permettons de citer un extrait du livre de A. R. Neher «*Histoire biblique du peuple d'Israël*». Tome 2, p. 446 - 447 Ed. A. Maisonneuve. Ce passage décrit la période du VIII<sup>ème</sup> siècle de l'histoire d'Israël.

«*La structure sociale se ressent profondément de l'expansion économique. Beaucoup plus qu'auparavant, le fossé se creuse entre deux couches opposées de la population : les riches et les pauvres. La richesse n'est plus seulement apanage du roi et de la cour. Elle est à la portée de quiconque a l'esprit d'initiative, de hardiesse, de lucre. Une bourgeoisie ploutocratique naît et se développe, qui ne connaît bientôt plus d'autre idéal que la jouissance et le luxe. De longs banquets associent les convives, au son de la musique et au rythme de la danse. L'appétit de luxe, manifesté par les femmes, est insatiable. Une vie de corruption et de débauche accompagne les fastueuses orgies auxquelles se livrent les possédants. Et cette vie n'est rendue possible que par l'exploitation systématique des pauvres. Ceux-ci constituent bientôt une masse nombreuse, diversifiée. Il y a des castes de misérables : anavim, dalim, ebyonim, çaddiqim, comme il y a des castes de ploutocrates : guibborim, hazaquim, amicim. Masse dépouillée, pressurée par les saisies mobilières ou personnelles : un homme se troque pour une paire de souliers (Amos 2, 6). C'est assez souligner combien était facilité l'enrichissement sans scrupules. Toutes les valeurs morales se désagrègent. Les institutions juridiques sont corrompues. Le crime devient chose courante ; les criminels, s'ils sont riches, se savent protégés par les magistrats. Être pauvre, c'est être coupable. Jamais la société d'Israël n'avait connu un tel déchirement intérieur. Jamais non plus l'état social n'a eu plus de répercussions décisives sur les problèmes spirituels en Israël.*»

# Les finances de la Mission de France : quelle est notre cohérence ?

Jean TOUSSAINT

*L'argent, ce n'est pas seulement celui des autres. La Mission de France, comme tout groupe, et en particulier groupe d'Eglise, est aussi amenée à s'interroger sur son implication dans le circuit économique. Jean Toussaint, administrateur diocésain, nous invite à jeter un coup d'oeil sur les finances de ce diocèse, et pose la question des choix sous-jacents.*

Qu'on me permette de faire un aveu préliminaire: il a fallu que je sois envoyé, il y a deux ans, comme vicaire général, pour que je commence à m'intéresser aux finances de la Mission de France. Auparavant, je jetais un coup d'oeil distrait une fois par an aux comptes publiés par le chancelier, bien

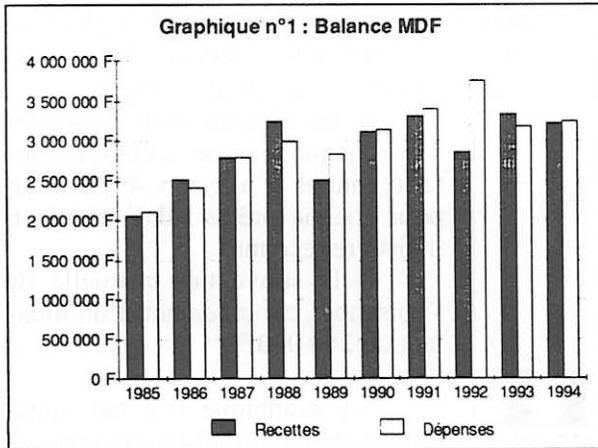
content que d'autres s'en occupent... Et je crois bien ne pas être le seul dans ce cas à la Mission de France!

Les pages qui suivent n'ont pas la prétention d'être un rapport financier, mais simplement de présenter la provenance et

notre gestion des fonds qui servent à faire vivre la Mission de France, et les questions que cela pose.

## La balance annuelle

Le graphique N°1 présente la balance entre les recettes et les dépenses depuis 1985.



### Deux commentaires:

- De 1985 à 1994, le budget de la Mission de France a augmenté de 60% en

francs courants. Cela veut dire qu'en francs constants (si l'on tient compte de la dépréciation de la monnaie) ce budget a en fait augmenté de 25%.

- Ces comptes sont à peu près équilibrés (à part 1992), avec cependant une tendance au déficit (6 années sur 10). Ce qui signifie que souvent, la Mission de France ponctionne dans ses réserves pour boucler. On verra de quelle nature sont ces réserves, et quels moyens on met en oeuvre pour les gérer, les entretenir, ou... les faire fructifier afin de pouvoir continuer de tenir ainsi.

### Une remarque :

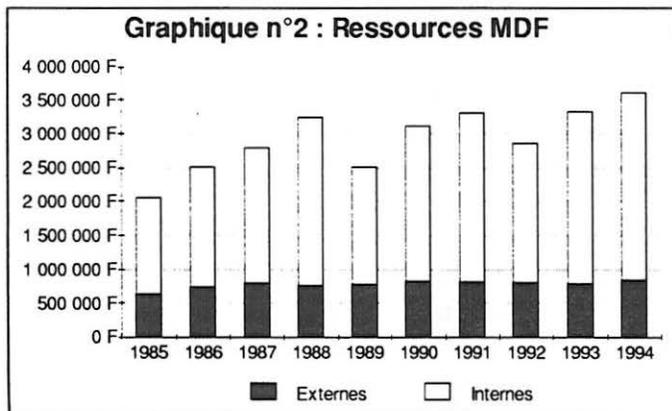
Un aspect important n'est pas intégré dans ces comptes : la Mission de France possède deux bâtiments : le siège de Fontenay-sous-Bois et une maison d'activités à Pontigny. A Fontenay, il a fallu vendre une partie de la propriété pour financer la rénovation du bâtiment restant. Pour Pontigny, ce sont des successions qui ont permis l'acquisition et l'aménagement. Ceci est déjà révélateur d'un certain rapport à l'argent : la Mission de France investit quand elle a des rentrées exceptionnelles. Ces investissements ne sont

pas amortis et n'apparaissent pas dans les comptes.

### Les recettes

Examinons maintenant plus en détail les colonnes foncées du graphique n°1 : d'où viennent les rentrées d'argent de la Mission de France ?

Elles sont généralement distinguées en ressources internes et ressources externes.



\* les ressources "externes" correspondent à ce que nous recevons de l'Eglise.

\* Les ressources "internes" correspondent à ce qui vient des membres et des amis de la Mission de France (cotisations, intérêts bancaires, dons).

### Les ressources externes

Diocèse sans territoire, à part celui de Pontigny, la Mission de France a été créée par la Conférence des évêques pour être au service des autres diocèses. L'Eglise de France subventionne donc la Mission de France, et cela de deux façons :

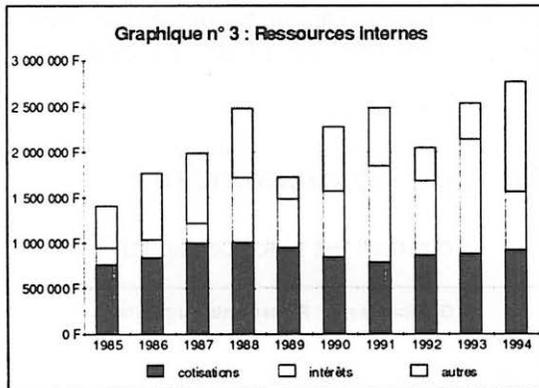
- les contributions diocésaines : chaque diocèse verse un montant annuel d'environ 4 000F/an pour chaque prêtre MDF ayant un ministère reconnu.
- la subvention annuelle de l'épiscopat, actuellement d'un montant de 240 000F.

Le graphique n°2 fait apparaître nettement que le montant nominal des ressources externes a peu évolué au cours des années. En

francs constants la subvention 94 a diminué de 7% par rapport à 1985.

La conséquence est simple : la Mission de France a été contrainte de recourir de plus en plus à l'autofinancement, c'est-à-dire de trouver elle-même de quoi vivre. En 1985 le taux d'autofinancement était d'environ 70%. En 1994, il est de 87%

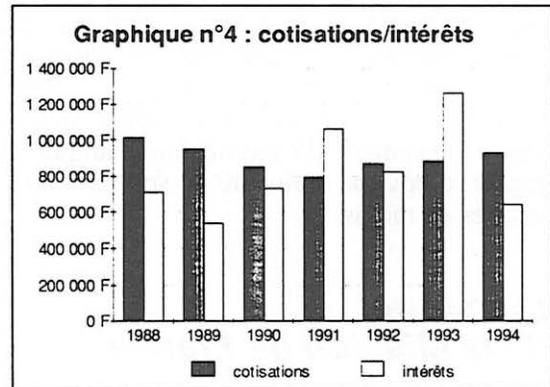
### Les ressources internes



Elles sont composées de trois sources principales :

- les cotisations versées par les membres de la Mission de France.
- les intérêts du capital de la Mission de France.
- d'autres sources, essentiellement des dons.

Le graphique n°4 présente les cotisations et les intérêts depuis 1988, année à partir de laquelle nous disposons de comptes plus homogènes.



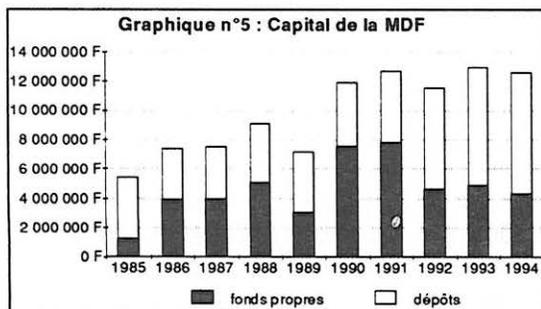
Censées représenter au moins 4% du revenu annuel de chaque membre de la Mission de France, les cotisations sont en fait bien souvent supérieures, ce qui est une preuve éloquent d'une solidarité financière. Elles ont augmenté régulièrement depuis 1990, et cela malgré le fait que pour beaucoup, le passage à la retraite se soit traduit par une baisse de revenus. Notons tout de même qu'en francs constants, le montant 1994 des cotisations est inférieur de

12% à celui de 1985.

Quant aux intérêts bancaires, on note leur importance croissante depuis 1989. En 1993, année faste, ils dépassent le montant des cotisations, ce qui signifie que la MDF a cette année-là pour première source de revenu les profits générés par son capital : ils ont constitué 40% de ses recettes. Mais, en 1994, le rendement du capital placé baisse quasiment de moitié, un manque à gagner d'environ 600 000 F soit 25% de recettes en moins.

### ***Le Capital de la Mission de France***

Les intérêts bancaires viennent du capital placé en banque (graphique 5).



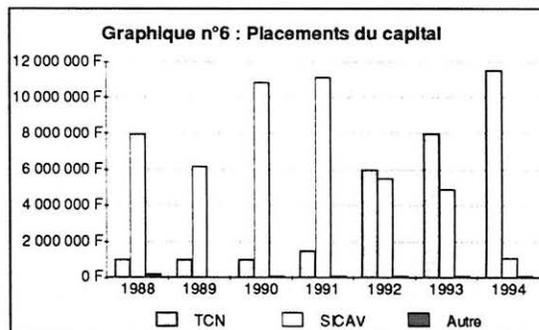
De 1985 à 1994, ce capital a plus que doublé. Il est composé de deux parties :

- les dépôts effectués par des membres ou amis de la Mission de France. Ces fonds, qui représentent actuellement les 3/4 du capital placé n'appartiennent pas à la MDF, les dépositaires peuvent les retirer à tout moment.

- les fonds propres de la MDF, généralement issus de dons ou de successions. Le montant du capital propre MDF représente à peu près un an de son budget de fonctionnement.

### ***Le type de placements***

Comment est placé ce capital ?



Il est déposé dans une seule banque, la BIMP, banque fondée au départ dans un but social, ce qui lui a attiré des dépôts de nombreuses institutions religieuses.

Depuis 1985, on peut distinguer deux périodes :

- De 1985 à 1990, le capital est placé principalement dans une SICAV intitulée Privassociation, constituée à 80% de bons à court terme, à 20% d'obligations. A cette époque, le chancelier et le Conseil se sont interrogés : ne faudrait-il pas placer le capital de la MDF dans un fond commun de placement, destiné à financer le développement ? Prendre cette option aurait permis de maintenir la valeur du capital (rémunéré à hauteur de l'inflation) mais supposait de renoncer à financer la MDF au moyen des intérêts. Cette option n'a pas été retenue pour ne pas creuser le déficit.

- A partir de 1991, le capital est placé principalement en bons à court terme, ou en TCN (titres de créances négociables). Cela a

permis de dégager des intérêts importants (rapport de 11% en 1993) puis, avec la débacle de 1994, de limiter les dégâts (rapport de 5%). Mais il faut bien voir que ce type de placement ne laisse aucun contrôle sur l'utilisation des fonds placés : la banque les utilise à sa guise.

### ***Quelques remarques pour conclure***

Si la Mission de France s'est appauvrie en patrimoine immobilier, elle s'est, comme beaucoup de français, enrichie en capital mobilier. Elle a par ailleurs toujours évité les placements purement spéculatifs. Les placements en obligations, en emprunt d'Etat ou en bons de caisse ont été préférés aux placements en actions. Mais cela ne suffit pas à nous rendre quittes de l'interrogation sur nos repères éthiques dans le domaine financier.

Est-il légitime de capitaliser ou de dépenser à notre profit l'ensemble des dons et

successions que nous recevons ? Ne conviendrait-il pas d'en utiliser une partie pour aider d'autres que nous ? Faut-il compenser l'insuffisance de nos ressources régulières par la constitution d'un réseau de donateurs ? Autant de questions qui suscitent des réactions diverses. C'est ainsi que certains membres de la Mission de France s'élèvent vigoureusement contre l'appel à des dons, considéré comme un recours à la charité. Mais ils ne se prononcent ni sur le montant souhaitable du capital, ni sur la façon éthique de le gérer de façon à générer des intérêts financiers à la mesure de nos besoins.

Ces questions se redoublent si l'on essaie d'envisager l'avenir. En effet, la situation démographique de la Mission de France laisse prévoir une baisse du nombre des cotisants comme du montant des cotisations. Le contrôle et si possible la réduction des dépenses ne suffiront pas à compenser cette baisse de recettes. Comme par le passé, il faudra donc trouver d'autres ressources. Trois pistes s'offrent : compter sur les successions, augmenter la rentabilité de notre

capital ou faire appel à des dons. Pour poser la question de façon simpliste : entre une MDF comptant sur le décès de ses membres les plus fortunés (une Mission de France héritière), ou une Mission de France gérant au maximum possible de rentabilité son capital pour accéder à l'autonomie financière (une MDF rentière), ou une MDF faisant appel à des dons pour survivre (une MDF assistée), laquelle préférons nous ? Ces trois pistes ne sont pas incompatibles, mais quelle proportion donner à chacune ?

Personnellement, je me demande si le seul objectif à atteindre est celui de l'indépendance financière grâce à l'autofinancement. Qu'un diocèse comme la Mission de France continue à être financé en grande partie par l'apport de ses propres membres me semble très important. Cela indique une autre façon de se situer, comme corps de ministres ordonnés, dans la société et dans l'Eglise, sur les traces de Paul. C'est aussi l'expression concrète d'une solidarité fraternelle. Mais il me semble tout aussi significatif de dépendre financièrement de l'Eglise et

d'un réseau de sympathisants. Dans les deux cas, c'est une façon de vérifier nos orientations en donnant prise à d'autres sur notre devenir, en les associant au discernement qui est toujours à refaire. Cela met la

Mission de France dans une situation de responsabilité et de dépendance, qui a peut être quelque chose à voir avec celle de disciple dans le monde.

# Eglise et argent

Guy de WAILLY

*Guy de Wailly, diacre permanent, fait partie d'une équipe de la Mission de France. Il travaille dans une banque et suit particulièrement les affaires culturelles. Au cours du week-end il s'est exprimé dans un registre de liberté et de confiance réciproque, abordant des réalités concrètes. Il nous a semblé juste de lui demander de résumer les points qui lui paraissaient essentiels.*

Je travaille depuis bientôt sept ans dans la petite équipe du Crédit Lyonnais chargée des relations de cette grande banque avec l'ensemble du monde religieux reconnu par le Bureau Central des Cultes ; c'est à 80 % au moins avec les émanations de l'Eglise catholique que nous avons à faire.

Il convient de noter que sur le plan juridique et économique, nous sommes en

face d'une constellation d'entités, plus ou moins fédérées par branches : les diocèses, les monastères, les apostoliques, le scolaire, le sanitaire et social.

Ces entités sont de tailles extrêmement diverses, du modeste carmel d'une quinzaine de religieuses, à la grande congrégation apostolique «multinationale» de plus de 20.000 membres qui consolide ses bilans en dollars.

Si de ce fait les problèmes sont divers, j'en vois toutefois quelques-uns de communs :

- C'est d'abord le vieillissement certain des populations avec les conséquences lourdes en matière patrimoniale. Les congrégations et diocèses ont déjà et auront pour quelques années seulement de très lourdes charges pour assurer une vie correcte à leurs membres âgés alors que les ressources correspondantes diminuent. Ceci explique la gestion extrêmement conservatrice de patrimoines qui peuvent paraître importants à prime abord, mais seront nécessaires pour répondre aux besoins. Par ailleurs, il convient de veiller à ne pas trop investir au profit du troisième âge car dans quelques décades, on risque un suréquipement.

- C'est ensuite la difficulté à avoir des actions communes, telles que des solidarités financières entre les groupes, et à créer des outils communs. Il est vrai que les structures civiles et canoniques sont très diverses, et que les modes de vie sont spécifiques, mais n'y a-t-il pas des économies d'échelle à réaliser. Toutefois, il existe déjà des expériences telles l'A.R.R.I.A. (mutuelle

volontaire), des maisons médicalisées pour moniales atteintes de maladies cérébrales désorientantes.

Depuis mon arrivée au sein de cette équipe, il m'est donné de voir les coulisses de l'Eglise ; j'y ai même le privilège de pouvoir considérer sa relation à l'argent, ce qui est particulièrement révélateur. J'aimerais partager les évolutions positives :

- Face à la réalité de la baisse des ressources (dons, revenus immobiliers) nous constatons le développement d'un professionnalisme certain ; soit par l'arrivée de laïcs ayant une formation ad hoc, soit que les clercs et religieux acquièrent une compétence par des stages..., à moins que l'on ait recours aux compétences acquises avant l'entrée dans les ordres.

- Ce professionnalisme croissant favorise un appel à l'imagination, et nous voyons se mettre en place des outils financiers nouveaux : S.C.P.I. pour financer des écoles, SICAV de partage, SICAV éthiques, etc..

- Cette compétence, qui stimule les professionnels incite à une rigueur accrue ; c'est ainsi que les trésoreries sont mieux gérées et que les impératifs et réglementations fiscales sont mieux connues. Il paraît probable que cette évolution positive fasse disparaître la méfiance et que l'on arrive à accepter le principe des contrôles comme partout ailleurs, et que la transparence ne soit plus un fait exceptionnel.

- Un dernier élément particulièrement révélateur est à signaler : les affaires financières des entités religieuses relèvent main-

tenant d'équipes, ce n'est plus l'affaire d'un seul sur lequel on se déchargerait complètement de cette tâche, longtemps entachée de préjugés.

Cette évolution très positive de ces dernières années, importante en soi, l'est aussi à l'égard du personnel de la Banque car il y a là un comportement très important auprès d'une population très réceptive à ce que lui donne à voir le monde ecclésial, d'autant que le mélange argent et religion accentue le pouvoir de ce témoignage.

## ***Barthélemy de Las Casas***

**Barthélemy de Las Casas** fait partie des "Pères de l'Eglise" de l'époque moderne. Né à Séville, en 1474, il fait partie de la jeunesse qui vibre à la "conquête du Nouveau Monde" qui est, à l'époque, l'équivalent de notre conquête de l'Espace !

A 28 ans, il part donc pour l'Île Espagnole. Ordonné prêtre en 1512, il prend conscience, en 1514, lors d'une homélie sur Siracide (34, 18-22)<sup>(1)</sup> de la contradiction de fond entre la colonisation et ses méthodes et l'esprit de l'Évangile. Pendant huit ans il essaie une colonisation propre. Vaincu par l'environnement espagnol il entre chez les dominicains en 1522 et consacre alors sa vie à la cause des Indiens. En 1543, il est évêque du Chiapas au Mexique.

Ce n'est pas un hasard si, en 1995, c'est encore l'évêque du Chiapas qui défend les Indiens... et ce n'est pas un hasard si nous proposons ce texte de Barthélemy de Las Casas dans ce numéro consacré à l'argent. La même logique est à l'œuvre depuis l'origine de la modernité... En 1547, Barthélemy revient en Espagne pour défendre les Indiens plus efficacement. Il meurt à Madrid en 1566.

Le texte est extrait d'une lettre d'août 1555 à Barthélemy Carranza, confesseur de Philippe alors Régent du royaume de Castille.

(1) « *Sacrifier un bien mal acquis, c'est se moquer, les dons des méchants ne sont pas agréables. Le Très-Haut n'agrée pas les offrandes des impies. Ce n'est pas pour l'abondance des victimes qu'il pardonne les péchés. C'est immoler le fils en présence de son père que d'offrir un sacrifice avec le bien des pauvres. Une maigre nourriture, c'est la vie des pauvres, les en priver c'est commettre un meurtre. C'est tuer son prochain que lui ôter la subsistance, c'est répandre le sang que de priver le salarié de son dû. »*

## Lettre de Bathélemy de Las Casas au confesseur de Philippe, Régent du Royaume de Castille

[...] Que l'empereur et le prince (Philippe) cessent de penser aux six ou sept millions qu'ils prétendent retirer de la peau, de la vie, de l'âme de ces Indiens <sup>(1)</sup>, afin de pourvoir aux besoins de la Couronne d'Espagne ; qu'ils cessent donc, Père, de décider en toute hâte ce qui serait la ruine complète des royaumes des Indes.

Car quelle obligation peuvent avoir les Indiens, je vous le demande, Père, eux qui sont opprimés, tyrannisés, anéantis, eux qui sont les plus pauvres en biens qu'on ait jamais vus au monde, de subvenir aux besoins de la Couronne de Castille ? Ne devraient-ils pas plutôt gémir, pleurer, réclamer à Dieu justice et vengeance de ces mêmes rois de Castille, qui, depuis que les Indes ont été trouvées, ont couvert de leur autorité (bien que leur volonté ne fût pas éclairée, mais cela ne les excuse pas) des guerres injustes - dont l'horreur a dépassé

les guerres de tous les païens, de tous les barbares, et des bêtes elles-mêmes [...] -, et qui ensuite les ont réduits à une si misérable, déplorable, incroyable servitude, en les faisant «répartir», comme s'ils étaient des animaux, dans ce qu'on décore du nom d'*encomiendas*. [...] N'y aura-t-il personne, Père, qui puisse détromper nos princes catholiques, et leur faire entendre qu'ils n'ont pas le droit, en conscience, d'emporter un seul réal des Indes s'ils permettent que ces multitudes d'Indiens soient réduits par la captivité à une vie aussi amère et désespérée ?

432/ [...] Que Votre Paternité se souvienne de ce que bien souvent elle a dû enseigner en chaire, en traitant de la prudence, et en commentant le Philosophe (Aristote : *Ethique*, 6) à savoir : « *La pire erreur est celle qui concerne le but.* » Car cette erreur concernant le but véritable a été la cause

(1) En vendant aux colons la perpétuité de l'*encomienda* : attribution aux colons de terres et d'habitants indiens dont ils utilisent le travail.

essentielle de la destruction des Indes. Quel autre but légitime, Père, le roi pouvait-il poursuivre dans les Indes si ce n'est la conversion et le salut de ces gens, leur bien et leur prospérité spirituels et temporels ? [...] Mais si c'est le profit du roi et des Espagnols que l'on prend pour fin et si les Indiens, avec tous leurs royaumes, toutes leurs terres [...], ne sont qu'un moyen pour rapporter des millions au roi et faire de chaque Espagnol un despote enrichi, c'est là une erreur exécrationnelle, tyrannique, infernale, condamnée par la raison humaine et encore plus par la philosophie chrétienne.

433/ [...] Il y a quarante années que je dénonce ce dépeuplement, que j'affirme devant les rois, les princes et leurs Conseils, mille et mille fois, que ce monde est soumis à une véritable tyrannie, sans qu'on ait jamais pu vérifier le contraire ni me forcer à rétracter ce que j'ai dit. Le sang de tous ces indigènes qui, hier encore, remplissaient les Indes, crie vengeance, et beaucoup de ceux qui ont détruit et dépeuplé ces territoires sont encore en vie. Les archives du roi sont pleines des procès, des relations, des rapports et autres innombrables témoignages relatifs à ces tueries et prouvant la popula-

tion immense qu'il y avait dans l'île espagnole, à Cuba, à La Jamaïque et dans plus de quarante îles, où il n'y a plus aujourd'hui âme qui vive. Et aujourd'hui encore on continue à exterminer et à tyranniser au moyen de ces *repartimientos*, et toute cette partie du monde approche de sa fin ; il n'est personne de sensé, je l'affirme, qui puisse me contredire. [...]

434 / [...] Votre Paternité semble penser qu'il ne s'agit pas (dans les mesures envisagées) de vendre ou d'acheter des Indiens, mais seulement d'agir au mieux pour que cette terre soit bien gouvernée, qu'on puisse récompenser ceux qui ont servi Dieu et le roi et trouver l'argent nécessaire pour la conservation de la religion. [...] Savez-vous, Père, quel stratagème on emploie aux Indes pour vendre les *repartimientos* ? [...] Quelqu'un prétend vendre ses domaines : labours, jardins, bétail, chevaux, et fait un acte de vente pour tel chiffre ; mais ce qu'il vend essentiellement, ce sont des Indiens, dont il traite seul à seul avec l'acheteur [...]. Chaque jour, cela se passe ainsi, et les commissaires du roi le savent et l'autorisent, parfois même ils y trouvent leur bénéfice. Ils agissent de la même façon avec les Indiens qui

sont leurs serviteurs libres : ils les vendent comme esclaves, en disant qu'ils vendent pour quarante ou cinquante *castellanos* la chemise de tel Indien. Jugez, Père, quel affront en reçoit la loi naturelle et divine, et la justice du roi.

[...] Quant à récompenser ceux qui ont servi Dieu et le roi, c'est là encore un prétexte pernicieux. Je prie Dieu, moi, Frère Barthélemy de Las Casas, de n'avoir jamais part à ce genre de services que les Espagnols ont rendus à Dieu et au roi dans les Indes ! Bien souvent j'ai dit et affirmé à l'empereur et au prince, pour les tirer d'erreur, sur ma conscience (et je serais prêt à le répéter le jour de ma mort 435/ et le jour du Jugement dernier) que depuis la découverte des Indes jusqu'à aujourd'hui, les Espagnols ont rendu à leur Etat royal et à leurs âmes le plus pernicieux service que jamais vassaux aient pu rendre à leurs suzerains [...]. Que

les rois de Castille cessent donc de penser qu'ils doivent rémunérer, ne fût-ce que d'un *cuarto*, tous ces conquistadors qui ont asservi les Indiens ; bien au contraire, s'ils ne les châtient pas, ce sont eux qui seront châtiés par Dieu. Ils ne sont redevables qu'à celui qui a découvert les Indes, et cela infiniment, et jamais ils ne l'en ont payé ! Ils sont aussi redevables à ceux qui ont défendu le nom royal au Pérou, contre les traîtres qui s'étaient révoltés ; mais non pas en leur distribuant les tristes Indiens sans défense, pour qu'ils les pèsent comme s'ils étaient vaches de boucherie, ou porcs ou tout autre bétail. [...]

In Barthélemy de Las Casas  
L'Évangile et la Force  
Cerf - P. 162-165

## ***Matière à penser* - J.-P. CHANGEUX et A. CONNES**

*Ed. O. Jacob, 1989.*

***J.-P. Changeux est neurobiologiste, il travaille sur le système nerveux central, le cerveau. Il s'est fait connaître du grand public en publiant en 1973 "l'homme neuronal", ouvrage qui faisait le point sur l'état de nos connaissances des mécanismes cérébraux. Il a publié depuis d'autres ouvrages, "Raison et plaisir" en 1994 et, avec un mathématicien, "Matière à pensée" en 1989. Il a aussi dirigé la rédaction d'un livre sur "Les fondements naturels de l'éthique."(93)  
J.-P. Changeux est par ailleurs président du Comité National d'Éthique.***

**PRÉSENTÉ PAR NICOLAS RENARD**

### **100 milliards de neurones**

Ce nombre impressionnant est celui des cellules qui constituent chaque cerveau humain. Nous connaissons désormais un peu mieux l'architecture de cet organe complexe ainsi que les mé-

canismes de transmission physico-chimiques qui sont mis en oeuvre entre les cellules. La synapse constitue le contact actif entre les neurones et il s'y produit une transmission de nature électrique ou chimique. C'est en découvrant peu à peu la façon dont s'opèrent

ces connexions que l'on peut arriver à suivre le cours de l'activité cérébrale.

L'amélioration des techniques d'investigation permet par ailleurs de mieux localiser les zones concernées par telle ou telle activité cérébrale. On sait désormais qu'il existe une grande spécialisation des neurones, chaque groupe de neurones étant affecté à des fonctions propres. Le lobe frontal exerce un rôle particulier d'enchaînement et de combinaison.

Les représentations mentales n'échappent pas aux conditions que nous venons d'évoquer. Elles correspondent à des activités déterminées à l'intérieur du cerveau et c'est une des intuitions que J.P.Changeux développe avec le plus d'insistance : nous devons

identifier les événements mentaux à des événements physiques. Comme pour toute autre activité, on peut rendre compte de l'activité mentale par des propriétés physico-chimiques. Sur ce point d'ailleurs le biologiste insiste sur la continuité qui existe entre l'homme et l'animal. Il y a de fait un accroissement de complexité entre les deux, mais il n'y a pas de changement de nature ou de saut qualitatif. Ce sont les mêmes processus matériels qui sont mis en oeuvre de part et d'autre.

Certes on ne peut encore identifier quelles sont exactement les associations de neurones liées par exemple à telle ou telle représentation et on ne peut suivre de bout en bout la formation d'un objet mental. Il s'agit de systèmes de communication très complexes que nous ne maîtrisons encore que partiellement. Suffisamment toutefois pour savoir qu'à tout objet mental correspond un substrat matériel.

Les facteurs génétiques jouent évidemment un rôle important dans l'organisation anatomique du système nerveux ainsi que dans son activité. Tout ne semble cependant pas joué à la naissance et un phénomène d'épigenèse se produit chez les individus qui en viennent ainsi à se différencier. Des connexions disparaissent pendant que d'autres se renforcent (épigenèse).

### Une affirmation matérialiste

Les recherches de J.P. Changeux l'amènent à faire clairement profession de matérialisme contre toute forme de spiritualisme. La description des bases neurales des fonctions cérébrales le conduit à estimer qu'il n'y a pas d'origine de nos représentations ailleurs que dans les processus matériels dont le cerveau est le théâtre.

Dans son ouvrage "Matière

à penser", il en vient ainsi à défendre, face au mathématicien A. Connes, une position "constructiviste": les lois mathématiques, comme d'ailleurs nos autres images mentales, n'ont pas leur origine dans des structures inhérentes au monde mais uniquement dans le cerveau. Les découvertes du mathématicien ne seraient ainsi que la mise en oeuvre de nouvelles connexions qui entrent en résonance avec celle que nous possédions déjà en les enrichissant. J.P. Changeux s'oppose ici à l'attitude réaliste que défend le mathématicien. Pour A. Connes en effet, la connaissance est plus certainement la mise à jour de structures présentes dans le monde, antérieurement à la connaissance que nous en avons. Pour le biologiste, au contraire, Le verbe n'a pas d'existence avant la matière qui en est le constituant.

Le biologiste développe un modèle "darwiniste" du fonctionnement de l'encéphale. De même

que les êtres vivants ont évolué par mutations et par sélection – seuls les mutants bien adaptés à leur environnement ayant des chances de subsister et de transmettre ce nouveau patrimoine à leurs descendants – de même nos représentations novatrices seraient le fruit de mutations mentales aléatoires et d'un processus de sélection où, parmi ces mutations, ne seraient conservées que les représentations s'accordant avec celles que nous possédions déjà et correspondant à une fonction utile pour l'organisme.

On mesure ainsi les différentes dimensions du matérialisme affiché par J.P.Changeux. Le biologiste prend position de façon affirmée dans le champ philosophique. D'une part il explique ou réduit toutes nos représentations mentales à des processus matériels objectifs. Et la notion de sujet devra évidemment relever du même traitement. Et d'autre part il rend compte de notre évolution

uniquement par des modifications matérielles aléatoires indépendamment de tout dynamisme ou de tout sens plus large que les modifications affectant le cerveau.

### Quelle éthique ?

Ces prises de position amènent le biologiste à prendre parti dans le domaine éthique. Il plaide pour une morale ouverte et inductive contre ce qu'il appelle une morale déductive et dogmatique. Il n'y a pas en effet pour lui de principes moraux a priori que l'homme n'aurait qu'à mettre en oeuvre. La morale se constitue peu à peu par évolution du cerveau dans le sens d'un élargissement progressif de la sympathie qui représente le plus sûr atout de l'espèce. Si on ne peut délimiter un centre cérébral de l'éthique, on peut en revanche établir qu'il existe des ensembles hiérarchisés et

parallèles de neurones qui contribuent aux fonctions cognitives qui servent à élaborer l'éthique. On retrouve donc là encore le "darwinisme" de J.P.Changeux : de nouveaux jugements se forment dans notre cerveau et nous retenons ceux qui apparaissent le plus aptes à nous permettre de vivre en société.

La morale se ramène donc à un ensemble de processus matériels. J.P.Changeux est à la recherche des bases naturelles et donc universelles de la morale. Pour lui, l'étude du cerveau devrait y suffire.

Le biologiste se méfie donc de toute forme de dogmatisme ou de métaphysique. Il prône une "éthique des petits pas", ouverte et qui accepte sa relativité. Il veut substituer le progrès de la connaissance à l'idéologie et au dogmatisme. C'est cette éthique dont il présente les principaux linéaments dans le dernier chapitre du livre " Matière à penser".

J.P.Changeux veut ainsi se situer dans la lignée des Lumières et substituer la connaissance à l'idéologie. Il se veut le promoteur d'une éthique naturelle évolutive, une éthique qui refuse des finalités préexistantes et accepte le jeu du hasard qui s'inscrit dans les variations aléatoires dont l'histoire du monde et de l'homme sont le

champ.

Peut-on encore parler de liberté dans ce contexte ? Le sujet n'ayant plus d'existence autre que celle de la matérialité de notre système nerveux, la liberté devrait s'expliquer par un mécanisme cérébral, à moins de considérer qu'il ne s'agit que d'une fiction.

J.P.Changeux a voulu quitter

le champ clos des communications entre spécialistes pour présenter ses recherches et les conclusions philosophiques qu'il en tire à un public plus large. C'est son mérite mais c'est en même temps l'invitation qui nous est lancée de prolonger le débat sur les positions qu'il défend.

**Jacques SOMMET - Albert LONGCHAMP**  
***L'acte de Mémoire - 50 ans après la déportation***

50 ans après la libération des camps, qu'avons-nous retenu de l'holocauste nazi ? Un épisode tragique à ranger au rayon des archives ou la mémoire vivante du déchaînement toujours possible de la barbarie et de la capacité des hommes à la vaincre ? Et d'autres questions surgissent, lancinantes : Comment prier après Auschwitz ? Comment croire en Dieu après Dachau et Birkenau ? Ces interpellations, Jacques Sommet, rescapé du camp de Dachau, a choisi de les affronter, sans détour, dans un dialogue avec un journaliste, Albert Longchamp, jésuite comme lui. Au moment où l'un subissait la nuit du nazisme, l'autre venait au monde... Tous deux se livrent ici à un indispensable travail de mémoire : non pas pour raconter le souvenir de ce qui est arrivé mais pour appeler le passé afin de faire advenir le présent. Par cet échange, l'expérience d'un témoin de l'univers concentrationnaire se charge de sens pour donner aux générations futures et présentes le goût de croire en l'avenir.

Au fil des pages de ce livre d'une grande densité, l'auteur de *L'honneur de la liberté* (éd. La Centurion) renvoie le lecteur à une interrogation ultime et toujours actuelle : Dans toute action, dans toute décision, que devient le dernier des hommes ?

Jacques Sommet, né en 1912, est entré à la Compagnie de Jésus en 1934. Fait prisonnier dès le début de la Seconde Guerre mondiale, il s'évade en juin 1940 avant d'être arrêté pour résistance en avril 1944. Déporté au camp de concentration de Dachau, il est libéré le 30 avril 1945. Tout en assumant d'importantes responsabilités dans la formation spirituelle et philosophique des jeunes jésuites, Jacques Sommet participe activement à l'aventure missionnaire de l'Eglise de France, avant de devenir de 1978 à 1984, le secrétaire national du service *Incroyance et Foi* de l'épiscopat. Il est membre d'une équipe de la Mission de France. Collaborateur de la revue *Etudes*, il a, depuis 1989, porté son action vers l'Asie et vers l'Europe de l'Est en soutenant notamment une association recueillant les enfants abandonnés de Moscou.

Albert Longchamp, né en 1941, est jésuite, rédacteur-en-chef de l'hebdomadaire suisse *L'Echo illustré magazine* et de la revue *Choisir*. Il collabore à l'hebdomadaire *Témoignage Chrétien*.

Jacques SOMMET  
 Albert LONGCHAMP

**L'ACTE  
 DE MEMOIRE**

50 ans après la déportation

LES ÉDITIONS  
 DE L'ATELIER

# BULLETIN DE RÉABONNEMENT

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS MISSION DE FRANCE B.P. 18 - 94121 FONTENAY S BOIS cede:

Prénom et NOM : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

◆ Pour votre abonnement 1995, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s)

- Lettre aux Communautés ordinaire 170 F   
de soutien 250 F

- Lettre d'Information <sup>(1)</sup> 130 F

◆ Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage .....

Prénom, Nom, adresse :

◆ Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées .....

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés" (C.C.P, Paris 21 596 44 V)

Ci-joint un chèque bancaire  postal  de : \_\_\_\_\_ frs.

(1) Information bimensuelle sur la vie de la Mission de France